# Aide de vie chrétienne - tous les blogs

Contenu

[***Aide de vie chrétienne - tous les blogs*** 1](#_Toc181635523)

["J'ai fait mon devoir" - Invitation à une attitude passée de mode 1](#_Toc181635524)

[L'ascétisme "en passant 7](#_Toc181635525)

[Prier s'apprend 12](#_Toc181635526)

[Un divertissement maîtrisé 17](#_Toc181635527)

[Honneur à qui de droit 22](#_Toc181635528)

[Conscience - sanctuaire de la personne ou oie gargantuesque de la théologie morale ? 27](#_Toc181635529)

[Jeûner - mais comment ? 34](#_Toc181635530)

[La complicité dans le mal 36](#_Toc181635531)

[*Correctio fraterna* : faire une bonne critique 41](#_Toc181635532)

[Le travail, c'est la moitié de la vie... 45](#_Toc181635533)

[La miséricorde et l'aumône 49](#_Toc181635534)

[L'amour des ennemis - est-ce possible ? 53](#_Toc181635535)

[Espoir et confiance en Dieu 57](#_Toc181635536)

[Fatigué de croire ? 61](#_Toc181635537)

# "J'ai fait mon devoir" - Invitation à une attitude passée de mode

Les cachots les plus sombres de la prison d'État espagnole de Séville. Un intrépide combattant de la vérité doit y être assassiné. Sa femme se fait embaucher comme assistante dans la prison pour le sauver. Si ce n'est pas un sujet d'opéra ! Il y avait matière à plus d'un opéra. Comme le nom de la courageuse femme nommée Leonore était déjà pris par l'une des mises en musique, le compositeur de la seconde a dû accepter de grincer des dents pour "[Fidelio](https://www.youtube.com/watch?v=up2PwEC6I6M)".[[1]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn1) Ce n'est pas une énigme musicale maintenant, car il est clair au plus tard maintenant qu'il s'agit de l'opéra "Fidelio" de Ludwig van Beethoven, représenté pour la première fois à Vienne en 1805. Sa marque de fabrique n'est pas seulement la musique avec un maximum de suspense, mais aussi des sujets qui traitent du grand et du sublime, du "meilleur soi" de l'homme (II,4). Le meilleur soi-même, ce qui nous amène également au thème de ce blog. Qu'est-ce qui rend un homme bon ? Qu'est-ce qui éveille ses meilleures forces ? Comment se surpasse-t-il lui-même ? Une couche de poussière d'un centimètre d'épaisseur semble peser sur la réponse : il le devient par le devoir. Mais si c'est un plaisir de découvrir de véritables trésors parmi les antiquités des marchés aux puces, c'est certainement aussi le cas ici. Car sans devoir, l'homme se dégrade. Cela semble toutefois un peu fort. D'où deux questions de clarification :

1. Qu'est-ce qui est obligatoire ?
2. Quel est l'intérêt de l'obligation ?

Cela semble assez fondamental, comme si nous voulions ajouter des poids lourds au devoir à la place de la couche de poussière. C'est pourquoi il vaut mieux rester encore un peu avec "Fidelio".

**1. qu'est-ce qui est obligatoire ?**

Florestan est le combattant de la vérité, jeté pour cela dans le plus sombre des cachots par le cruel Don Pizarro. Demain, il sera assassiné. Sa situation est désespérée. Mais Florestan est inébranlable. Ce qui le soutient, c'est la bonne conscience d'avoir accompli son devoir de citoyen :

"La vérité, j'ose le dire,

et les chaînes sont mon salaire.

Je tolère volontiers toutes les douleurs,

Je n'ai plus de chemin à parcourir ;

douce consolation dans mon cœur,

*j'ai fait mon devoir"* (II,1).

Il y a donc quelque chose de plus grand que mon moi physique, mon bien-être, ma sécurité et mon petit bonheur : mon devoir. C'est déjà clair : le devoir est plus que l'exigence de lois extérieures. C'est une obligation intérieure. Cela semble assez philosophique, mais c'est en même temps assez pratique. Car il y a bien sûr beaucoup de choses qui me sont imposées par des règles extérieures : du code, des petits caractères des contrats de travail ou des règlements d'études aux contrats de vente et au règlement général sur la protection des données. Sans parler des mille et une règles du jeu de la vie moderne : "Reculez, s'il vous plaît !" à l'arrivée du train, la priorité à la droite au carrefour et, bien sûr, l'utilisation d'un langage et d'un intérieur de langue toujours sagement contrastés (à moins que ce ne soit l'inverse ?). Oui, la vie moderne comporte d'innombrables règles et il faut un certain art de vivre pour se mouvoir dans ses limites. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup pensent que c'est tout. Mais ce n'est pas le cas. Celui qui respecte les règles est conforme à celles-ci, s'est adapté avec succès, est peut-être aussi un bon vivant, mais n'est pas encore bon moralement. Il le fait pour atteindre certains objectifs ou pour éviter certaines sanctions. Le devoir, en revanche, est finalement toujours un engagement personnel. La conscience sait : je dois tout simplement faire ceci ou cela. Je le dois à moi-même et à ma place dans le monde. L'homme religieux ajoutera encore : Dieu le veut de moi. "Juste, ô Dieu, juste est ton jugement ! / Tu nous testes, tu ne nous abandonnes pas", s'exclame Florestan à la fin (II, 8). Il ne s'adapte pas - il s'oppose à la loi du tyran et tente même de l'éliminer - et ne réussit pas. Au contraire, il perd tout, le bonheur de vivre, la joie du mariage, la liberté et le bien-être, mais il ne conserve qu'une chose : sa dignité. Il était fidèle à son devoir. C'est à cause d'elle qu'il a affronté "volontairement" toute souffrance et toute mort. Le devoir libère ainsi des contraintes extérieures comme de sa propre sensibilité. Ainsi, Emmanuel Kant, d'ordinaire si sec, se lance dans un hymne au devoir :

"Le devoir ! toi le grand nom sublime, qui ne saisis rien en toi de populaire, qui entraîne la flatterie, mais qui exige la soumission, mais qui ne menaces rien non plus qui éveille et effraie l'aversion naturelle dans l'esprit, afin d'émouvoir la volonté, mais qui n'établis qu'une loi qui trouve d'elle-même son entrée dans l'esprit et qui pourtant s'acquiert, même malgré elle, une vénération (même si elle n'est pas toujours suivie), devant laquelle toutes les inclinations se taisent, même si elles agissent secrètement contre elle".[[2]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn2)

Dans "Fidelio", Rocco, le gardien de prison, nous montre en revanche où l'on en arrive lorsqu'on se laisse dicter ses devoirs de l'extérieur. C'est en fait un bon gars qui a le sens des choses "vraiment importantes" dans la vie (comme dans son avertissement hilarant aux futurs mariés "N'a-t-on pas aussi de l'or à côté..."). Mais ses "devoirs" professionnels consistent désormais à creuser la tombe de Florestan et à devenir ainsi un collaborateur de l'assassinat : "Oh, ne tardons plus, / nous suivons notre devoir" (I,10), ou plus clairement encore : "J'exécute les ordres que l'on me donne ; c'est ma fonction, mon devoir" (II,2). Rocco, mais aussi sa fille Marzelline, terriblement amoureuse, et Jaquino, malheureux en amour avec elle, sont des hommes de tous les jours qui veulent simplement avoir une vie un peu agréable. C'est pourquoi leurs devoirs ne sont que des contraintes et des considérations gênantes, mais la vraie vie ne commence que là où l'on a la paix avant, dans la "tranquillité d'une domesticité silencieuse" (I,2). C'est pourquoi ils ne sont pas tragiques, mais comiques (Marzelline amoureuse : "C'est si merveilleux pour moi" - Jaquino désespéré : "Je me hérisse déjà les cheveux"). C'est pourquoi leur musique est également plus simple, les airs des deux premiers sont strophiques comme dans la chanson populaire, ils sont chargés d'émotion mais pas très profonds.

Le devoir, en revanche, rend grand, il élève l'homme au-dessus de la simple satisfaction de ses besoins, il fait de lui un être moral qui doit choisir entre le bien et le mal. En lui, l'homme se place devant l'exigence de sa propre conscience. Ce n'est qu'ainsi qu'il est réellement libre et autonome, et même les chaînes d'un Don Pizarro ne peuvent l'entraver. Personne n'a mis cela en évidence avec plus de précision que le grand maître de la morale du devoir, Emmanuel Kant. Pourtant, il a lui aussi un point faible : il reste formel et ne peut pas vraiment indiquer matériellement en quoi consiste le devoir. Il apparaît comme disséqué à partir du sentiment intérieur de l'homme, de sa nature, de ses sentiments et de ses besoins, mais aussi à partir des ordres extérieurs de la nature et de la société. Toutefois, ses critiques ont sans doute manqué le point essentiel, comme lorsque Friedrich Schiller s'élève contre la prétendue dureté de Kant, "qui en fait reculer toutes les grâces".[[3]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn3)...] Le devoir et l'inclination, la liberté et la nature devaient s'harmoniser. G. W. F. Hegel, quant à lui, se considérait comme l'avocat des ordres extérieurs qui donnent à la liberté de l'homme sa détermination et son contenu, par exemple dans le sens de "devenir un membre utile de la société".[[4]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn4) Non, Schiller apparaît plutôt comme un enthousiaste, car la fidélité au devoir fait justement ses preuves lorsqu'elle exige un dépassement de soi et des sacrifices. Et qu'il le veuille ou non, Hegel ouvre à nouveau la voie à l'esprit de soumission. Schiller ne va en quelque sorte que jusqu'à Marzelline, Hegel jusqu'à Rocco. Néanmoins, même si le devoir consiste en une exigence tout à fait intérieure et personnelle de la conscience, il porte toutes les forces intérieures à leur accomplissement et ouvre en même temps sa propre place dans le monde. Le "Fidelio" se termine par un hymne à l'amour et à sa force transformatrice (Leonore : "L'amour a guidé mes efforts, / le véritable amour n'a pas peur", II, 8). En même temps, cette fidélité rachète le monde, comme en témoigne le cri triomphal du peuple :

"Salut, salut, salut à ce jour,

Gloire à l'Heure,

tant attendue, mais non présumée,

La justice alliée à la grâce

apparaît à la porte de notre tombeau" ! (II,7).

Ainsi, l'accomplissement du devoir est le début d'un monde meilleur. Pour comprendre cela, le mieux est de se référer à saint Thomas d'Aquin qui, comme toujours, est celui qui prend en compte tous les aspects de la manière la plus équilibrée :

* Il y a un devoir *légal* qui naît en raison d'obligations extérieures ("debitum legale"), mais le devoir proprement *moral*, qui fait de vous un homme bon ("debitum legale"), survient à cause d'une vertu, c'est-à-dire "lorsqu'une personne ne peut atteindre le but de la vertu qu'en faisant ceci".[[5]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn5). Florestan ne peut atteindre la justice qu'en s'opposant au tyran, même au prix de l'emprisonnement et de la mort. Leonore ne peut prouver sa fidélité conjugale qu'en descendant jusqu'à ce même cachot et en se jetant même au dernier moment sous le couteau de Pizarro.
* Le fait que les deux héros de l'opéra sachent parfaitement qu'ils doivent accomplir de tels actes de bravoure montre également en quoi Thomas voit *la raison de cette obligation* : Dans la "regula rationis", c'est-à-dire dans la compréhension raisonnable de ce qui doit être fait. Le savoir ("con-scientia") vient donc de la connaissance ("scientia").[[6]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn6) Dans la conscience, la raison me montre Dieu, le monde et moi-même dans une situation donnée et m'appelle : "Fais ceci ! Ne fais pas ceci !" Ainsi, le devoir est tout intérieur, il rend tout à fait libre et ne connaît aucune contrainte extérieure. En même temps, il est tout sauf arbitraire : la raison doit se battre jusqu'à porter un regard clair, incorruptible et tout à fait pertinent sur la réalité, telle que Dieu l'a créée et l'a dotée de ses lois.
* L'obligation reflète donc en fin de compte les *lois de la nature* et est remplie de contenu à partir de celles-ci. En quoi consistent ces lois ? Elles sont exprimées dans les Dix Commandements, mais aussi dans les grandes formes de vie. Le souverain est particulièrement tenu à la justice - c'est pourquoi la lutte contre Don Pizarro est justifiée - et les époux à la fidélité - c'est pourquoi Léonore suit son chemin solitaire, non pas simplement parce qu'elle est si merveilleusement amoureuse, mais parce qu'elle a promis à son mari de lui être fidèle jusqu'à la mort. Mais ces deux éléments montrent aussi, contre Hegel, que le devoir ne crée pas le sujet parfait (Pizarro : "L'Etat tient à écarter rapidement le mauvais sujet", II,9). Au contraire, il donne à l'individu la liberté de lutter, si nécessaire tout seul, contre tous les ordres extérieurs, pour le vrai droit et l'ordre divin.
* Enfin, Schiller : selon Thomas, le devoir n'est pas une fin en soi, mais un *moyen* indispensable *à la vertu*, c'est-à-dire à l'accomplissement de moi-même avec toutes mes forces et mes facultés. Cela inclut également mes instincts et mes inclinations naturels, mais dans l'accomplissement du devoir, ils sont en même temps purifiés, élevés, perfectionnés et protégés contre la concupiscence inférieure et désordonnée.

**2. quel est l'intérêt de l'obligation ?**

Maintenant, notre exploration du devoir est devenue assez fondamentale, et plus d'un a peut-être fait sienne l'exclamation de Jaquino : "J'ai déjà les cheveux qui se hérissent". Mais si les principes sont clairs, le gain concret se manifeste aussi dans la sécurité de l'action et la connaissance de ce qu'il convient de faire. En fin de compte, il s'agit de l'attitude du croyant : "Il t'a été dit, homme, ce qui est bon / et ce que le Seigneur attend de toi : Rien d'autre que ceci : Pratiquer la justice, aimer la bonté et la fidélité, marcher avec respect sur le chemin de ton Dieu" (Mich 6,8, Traduction de l'unité 1980). Faisons donc les choses concrètement et demandons-nous tout simplement : quel est l'avantage de faire du devoir la pierre de touche de ses actions ?

* *Le contrôle intérieur plutôt que le contrôle extérieur :* tant que ce sont mes sentiments, mes préférences, mes désirs ou mes peurs qui me déterminent, je reste dépendant des influences extérieures. Je ne suis qu'un rouage dans l'engrenage, même si j'ai l'impression d'être un rouage si bien huilé que je vis "comme un poisson dans l'eau". S'affranchir des influences extérieures est une tâche difficile à l'"ère du capitalisme de surveillance".[[7]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn7) est plus importante que jamais, car Google, Facebook, Amazon, Cambridge Analytica & Co. peuvent espionner même nos sentiments les plus cachés et les utiliser à des fins de manipulation.
* *Apprendre la responsabilité plutôt que l'influence :* Mais à côté des grands surveillants, il y a aussi les petits manipulateurs. Pourquoi régulons-nous souvent les autres, voire nous-mêmes, jusque dans les plus petites choses ? Parce que nous ne faisons pas appel à leur responsabilité, mais que nous voulons les influencer. Mais une chose n'est pas bonne parce qu'elle a beaucoup de "likes", et plus elle a de "followers", plus elle n'est pas acceptable.
* *Devenir adulte au lieu de rester un enfant gâté :* On ne devient pas adulte simplement à 18 ans, mais quand on a compris : Je suis au monde pour me perfectionner et rendre les autres heureux.[[8]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn8) Pour cela, je dois apprendre à me maîtriser et à ne pas me laisser guider par des impulsions intérieures ou même par des incitations ou des menaces extérieures, mais par ce qui est bon et juste. Devenir adulte, une tâche de toute une vie - et certains n'apprennent jamais !
* *Rester calme dans la tempête des sentiments et dans la bousculade des attentes :* Il y a des situations où l'on a la tête qui tourne. Ce qui était clair hier n'est plus qu'un point d'interrogation aujourd'hui. Le devoir clarifie ici ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, où sont les lignes rouges, ce qui a la priorité et ce qui serait peut-être bien, mais qui est tout simplement impossible pour le moment. Le devoir libère aussi de la pression de la performance : si je l'ai fait, je peux aussi supporter que quelque chose ne réussisse pas. (Sören Kierkegaard l'a joliment exprimé : celui qui suit son devoir "se repose avec certitude en lui-même, [...] parce que le devoir ne s'impose pas à lui de l'extérieur comme un simple commandement, mais de l'intérieur comme l'expression de son être le plus intime".[[9]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftn9).
* *Remplir des devoirs et ne pas s'orienter vers le minimum :* Le devoir est au singulier, les nombreux devoirs sont au pluriel : devoirs professionnels, devoirs d'état, devoirs civiques, devoirs amicaux, et, et, et... Mais on ne peut faire les nombreux devoirs et tâches qu'à gauche, on peut devenir minimaliste, car on ne les ressent que comme un joug qu'il vaut mieux secouer le plus possible. Le devoir au singulier incite à remplir les tâches à accomplir avec dévouement, à y mettre son honneur et à prendre le plus grand plaisir à ce que les autres puissent être satisfaits de la prestation.
* *Apprendre à aimer au lieu de former le parfait égoïste :* Le devoir forme le "meilleur soi-même", fait mûrir, permet de devenir une personnalité, donne du caractère, favorise accessoirement la pensée indépendante et oriente non pas vers le plaisir et la satisfaction, mais vers le service et le dévouement. Le devoir est ainsi la voie royale vers l'amour (bien que la voie impériale soit différente : la patience dans la souffrance). C'est ce que dit déjà saint Paul : "On ne doit rien à personne, si ce n'est l'amour mutuel !" (Rm 13,8).
* *Le devoir mène à la solitude, mais il enseigne aussi la confiance en Dieu :* il faut beaucoup de courage pour se détacher du diktat de l'homme et beaucoup de maturité pour ne pas simplement suivre son propre confort. Il n'y a guère que dans le devoir que j'ai autant conscience de mon propre moi. Je ne peux pas en imposer l'exigence à quelqu'un d'autre, et même en parler avec d'autres ne me dispense pas d'agir moi-même de manière injustifiable. Car le moi n'existe que dans une ultime solitude, où je sens la frontière entre le je et le nous. Mais - ô miracle ! - au même moment, je fais aussi l'expérience d'une intuition de Dieu : lui seul garantit qu'en restant fidèle à mon devoir, je ne me perde pas finalement dans le monde, mais que je sois sauvé. "Juste, ô Dieu, / juste est ton jugement", telle est la quintessence du "Fidelio".

[[1]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref1) Le livret de Jean-Nicolas Bouilly, "Léonore, ou L'amour conjugal", avait déjà été utilisé par Pierre Gaveaux en 1798 et en italien par Ferdinando Paer en 1804.

[[2]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref2) *Emmanuel Kant,* Critique de la raison pratique 154 (= Akad.-A. 5, 86).

[[3]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref3) *Friedrich Schiller,* Sur la grâce et la dignité (= Werke. Nat.-A. 1966, 33).

[[4]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref4) *Georg Wilhelm Friedrich Hegel,* Philosophie du droit, § 149 (= Theorie-Werkausgabe VII, 297f.). "Ce que l'homme doit faire, quels sont les devoirs qu'il doit remplir pour être vertueux, est facile à dire dans une communauté morale, - il n'y a rien d'autre à faire par lui que ce qui lui est indiqué, exprimé et connu dans sa situation" (ibid. § 150).

[[5]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref5) *Thomas d'Aquin,* Summa theologiae II-II q. 58, a. 3 ad 2.

[[6]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref6) Ainsi *Thomas d'Aquin,* De veritate q. 17 a. 3 c. Cf. Summa theologiae I-II q. 99, a. 5 c avec la distinction entre le devoir juridique selon la règle de la loi déterminante ("debitum secundum regulam legis determinantis") et le devoir moral, proprement dit, selon la règle de la raison ("debitum secundum regulam rationis").

[[7]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref7) *Shoshana Zuboff,* The Age of Surveillance Capitalism. The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power, New York 2019.

[[8]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref8) C'était maintenant encore Kant, plus précisément : *Emmanuel Kant,* Metaphysik der Sitten A 13-18 (Werkausgabe, hg. von W. Weischedel VIII), Frankfurt a.M.2 1978, 515-518.

[[9]](http://www.awollbold.de/Pflicht" \l "_ftnref9) *Sören Kierkegaard*, L'un ou l'autre. Deuxième partie. Œuvres complètes, éd. H. Gottsched/Ch. Schrempf 2 (1913), 218.

# L'ascétisme "en passant

"Pas le temps et quand même en forme !" C'est avec cette promesse que les offres de fitness attirent tous ceux qui ne veulent pas passer des heures à transpirer dans une salle de sport, sur un vélo ou dans un club, mais qui ne veulent pas pour autant traîner comme une gorgée d'eau. "Pas le temps et quand même en forme !" Telle est la devise des *programmes de fitness en-passant*. En passant, sans temps supplémentaire ni effort particulier, on peut en effet intégrer leurs exercices dans le déroulement habituel de la journée. La voiture est arrêtée au feu rouge ? Saisissez fermement le volant pendant dix secondes. On est coincé dans une réunion ennuyeuse ? C'est particulièrement efficace ! Entre-temps, saisir l'assise du siège avec les mains et la serrer fermement, puis appuyer de toutes ses forces avec la main droite sur l'intérieur du genou gauche et avec la main gauche sur l'intérieur du genou droit. Etc. etc. Au bout de trois ou quatre semaines, on se regarde dans le miroir et on s'étonne une deuxième fois. Est-ce que ce sont des muscles, sur le bras, le ventre et les cuisses ? Vraiment plus de couchpotato, plus de pantouflard non entraîné ? Génial !

**"Pas le temps et pourtant c'est sacré !"**

"Pas de temps et pourtant sacré" ! C'est possible aussi ? Alors chaque jour, quelques dizaines d'exercices en passant, et voilà qu'on devient... enfin, peut-être pas tout de suite saint, avec un degré de vertu héroïque et tout le tralala, mais au moins un peu plus maître de soi, plus recueilli, plus réfléchi, bref quelqu'un qui se maîtrise mieux et pour qui on ne dit pas : "L'esprit est volontaire, mais la chair est faible" (Mt 26,41). Car la sainteté consiste à faire en tout la volonté de Dieu. Le premier pas vers la sainteté est donc tout simplement la maîtrise de soi. Sans cela, les sentiments, les passions, les impulsions spontanées et les impulsions aveugles s'interposent toujours, c'est-à-dire le fameux cochon intérieur. Seul celui qui parvient à le surmonter ne se contentera pas de vouloir le bien, mais le fera. Comme s'en plaint déjà saint Paul : "Je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas, je l'accomplis" (Rm 7,19). Mais assez de théorie ! L'ascétisme *en passant*, comment cela fonctionne-t-il en pratique ?

**Manger et boire**

Commençons par la nourriture et les boissons. Oh, si l'on considère l'offre alléchante des rayons alimentaires, des restaurants et des vinothèques, on s'étonne plutôt que nous ne soyons pas tous accros à la nourriture et malades du foie depuis longtemps. D'une certaine manière, il semble que nous ayons un peu d'ascétisme dans nos gènes : Les rênes sont déjà prêtes, il suffit de les prendre en main. Ce qui montre d'ailleurs que toute vertu est déjà inscrite dans notre nature et n'a donc rien de crispé, mais nous rend simplement tels que nous pourrions vraiment être. Voilà pour la bonne nouvelle. Mais malheureusement, la vertu ne vient pas d'elle-même, comme le soleil se lève chaque matin. Elle est et reste une question d'exercice. Nous avons déjà donné quelques indications sur le [jeûne](http://new.awollbold.de/fasten). Commençons donc par l'exercice de base : "Mangez ce qu'on vous propose". (Lc 10,8). Un excellent exercice, justement la voie royale de l'ascétisme : se contenter de ce qui est donné. Elle ne cherche pas le renoncement pour le renoncement, mais la volonté doit être bridée comme un cheval sauvage, afin qu'elle aille là où Dieu veut qu'elle aille, et non que le cheval et le cavalier galopent joyeusement vers l'abîme. Cela a aussi pour effet secondaire agréable que, même dans l'adversité et les déceptions, on reste calme intérieurement, c'est-à-dire qu'on se repose dans la volonté de Dieu et qu'on s'en remet simplement à sa providence. Mais revenons à la nourriture et à la boisson. Donc, encore une fois, se contenter de ce qui est là. Cela se prête particulièrement bien à la table commune, en famille, à la cantine ou dans un monastère ou un séminaire. Ne pas exiger les fameuses saucisses supplémentaires, ne pas se contenter de choisir son plat préféré, ne pas se servir aujourd'hui comme un goinfre et laisser repartir la moitié demain, simplement parce que l'un est bon et l'autre pas. Ne pas jeter les aliments qui sont encore bons, même au-delà de la date limite de consommation ( !) (ne pas non plus déplacer stratégiquement les aliments qui ne sont pas très savoureux au fond du réfrigérateur jusqu'à ce qu'ils soient vraiment moisis). D'une manière générale, ne pas participer à la folie de la mise en scène des aliments, mais préférer ce qui est simple, solide et substantiel (ce qui est également récompensé par les fruits : les fruits croquants et impeccables ne sont généralement pas encore mûrs, mais *à point* avec de petites taches brunes - par ex. pour les bananes - ils sont délicieux !)

* Variante encore plus efficace de la règle de base : déterminer à l'avance la quantité que je mets dans l'assiette, puis ne rien laisser et ne pas demander de supplément.
* Deuxième variante : ne pas se plaindre, même pas des petits malheurs de la cuisine *-* la soupe n'est plus chaude, les pommes de terre à l'eau font un peu trop honneur à leur nom (c'est toujours le cuisinier amoureux qui doit s'en charger !) ou le cuisinier a mal calculé les portions et il y en a un peu moins que prévu pour tout le monde. (Il est aussi normal que négligeable que j'aie peur de mourir et que des images de mes côtes blanchies me viennent à l'esprit).
* Enfin, manger lentement, déguster les bouchées une à une, prendre le temps de discuter, on s'en sort très bien avec de petites portions, ce qui profite également à la ligne. Un peu moins de tout ne fait pas de mal, augmente le plaisir de manger et vainc en même temps l'attitude du "plus que suffisant" si nuisible. Cela prouve également que seul celui qui sait renoncer peut aussi se faire plaisir. Ce qui prouve que l'ascétisme est le contraire de l'attitude insipide du "je m'en fous de toute façon".

Et pour la boisson ? Il est difficile de consommer trop d'eau, de thé aux fruits et de liquide en général. Personnellement, je ne pense pas qu'il soit judicieux de jeûner au café, car le corps a pris des habitudes (ce ne sont pas des addictions !) et me punit par de la fatigue et de la mauvaise humeur en cas d'absence. Il en va autrement de l'alcool. Là, la mesure intelligente est vraiment importante. Il faut donc toujours dire non, même si on me demande de boire. Non, même si c'est assez simple - freiner avec de l'eau minérale n'est pas du tout déshonorant ! Petite astuce : toujours commencer par apporter de l'eau minérale ou quelque chose de non alcoolisé sur la table, ainsi le vin ou la bière ne seront pas avalés à grandes gorgées pour étancher la soif. De même, le soir ou pendant les pauses, ne développez pas l'habitude de boire pour vous récompenser ("On ne s'offre rien d'autre !"), et surtout ne laissez pas cette habitude s'installer progressivement, mais soyez plutôt inventif en matière d'alternatives.

**Exercices physiques**

Mais le corps ne se compose pas seulement des intestins. Pour les autres parties du corps aussi, l'ascèse la plus simple est toujours celle qui s'impose sur le moment :

* Se tenir debout au lieu d'être toujours assis (par exemple pour téléphoner ou même à un pupitre debout),
* Marcher pour se détendre au lieu de traîner,
* Monter les escaliers au lieu de prendre l'ascenseur,
* Redresser les reins et rentrer le ventre au lieu de se promener courbé comme si l'on devait porter tout le poids du monde,
* S'asseoir droit sans s'appuyer (un classique de l'éducation des filles à l'ancienne, ce qui, accessoirement, était toujours simplement beau !)
* chauffer un degré de moins, mais mettre un pull de plus (n'ayez pas peur du principe de l'oignon !),
* "No sports ?" Il faut aimer le sport, mais il faut avoir de l'exercice. Pas d'envie ? Tant mieux pour l'ascétisme ! Pas le temps ? "Retourne au début de ce blog !"
* "De quoi ai-je l'air ?" Je n'ai malheureusement pas les compétences de base pour dire des choses intelligentes sur les vêtements, les coiffures et les cosmétiques. D'où le principe ascétique de base : se rendre agréable aux yeux des autres, mais ne pas s'imposer. Ou encore : souligner la personnalité, exprimer l'esprit, l'âme et le cœur, ne pas exhiber la simple corporalité.

**Maîtrise de soi et des sens**

Et les sens ? Oh, c'est vraiment un champ d'action inépuisable pour se maîtriser intelligemment. Nous avons déjà parlé du goût à propos de la nourriture et de la boisson. Qu'en est-il des quatre autres sens ?

* *Yeux :* Est-il difficile pour moi d'appuyer sur le bouton "arrêt" de la télévision lorsqu'un film stimule sexuellement ou donne envie d'agresser ? Sur l'écran de l'ordinateur ou sur l'afficheur, les icônes de liens quelconques qui n'invitent certainement pas à prier le rosaire me tentent-elles ?
* *Les oreilles :* Qu'est-ce que telle ou telle musique me fait et le "Silence Band" ne serait-il pas souvent un meilleur choix ? D'une manière générale, il faut aimer le silence, le calme et la discrétion, sinon on vit constamment dans une bulle de stimulants artificiels.
* *Sens du toucher :* est-ce que je m'attaque à des travaux rudes, éraflures, égratignures et bleus inclus ? Est-ce qu'un bus bondé, un matelas affaissé dans un lit d'appoint ou un vêtement qui gratte m'affectent ? Il est grand temps de travailler sur moi, "afin de ne pas être une nuisance pour mon prochain" !
* *Odeur :* l'attraction ou la répulsion, voire le dégoût, sont très fortement transmis par le nez. Les sentiments correspondants sont très élémentaires et difficilement contrôlables. Il est toutefois possible d'apprendre à se surmonter soi-même - toutes les personnes travaillant dans le domaine des soins peuvent en témoigner. Ceux qui y parviennent sont souvent récompensés par une confiance en soi durable et une véritable force d'âme.

Le corps et les sens, ce ne sont que deux domaines, des exemples du vaste champ de l'ascèse *en passant*. Peut-être ouvrent-ils les yeux sur la possibilité de trouver partout des occasions de ne pas se laisser guider par des impulsions, mais par la raison et la mesure. Par exemple, l'économie dans le *shopping* - presque toujours, moins c'est plus. Par exemple, la santé - ce qui doit être fait doit être fait, parfois aussi la visite médicale mal aimée ou l'école du dos quotidienne. Par exemple, le temps - celui qui me demande quelque chose peut aussi me déranger ; accorder du temps à l'invité surprise ou mal aimé ; effectuer les tâches désagréables en premier et tout simplement respecter les horaires (arriver à l'heure et pouvoir terminer à temps, tout en laissant de côté quelque chose que je voulais en fait terminer de toute urgence et à tout prix).

**Ascèse de la parole**

Ah, nous l'avions presque négligée, cette partie insignifiante du corps qui est pourtant la plus difficile à dompter : la [langue](http://new.awollbold.de/unterhaltung). "C'est la langue qui corrompt l'homme tout entier et qui met le feu à la roue de la vie ; mais elle, c'est l'enfer qui la met en feu" (Jc 3,6). Comme c'est vrai ! Comme elle est explosive, comme une parole irréfléchie peut enflammer les passions, détruire des amitiés, nuire à la réputation ou même me mettre dans l'embarras. Comme il est facile de parler des autres, de dire du mal ou même de parler inutilement, comme il est facile de croire aux rumeurs et de les propager ! Avec quelle insouciance des mots qui ne sont pas bons pour moi ou pour les autres, qui sont faux ou du moins exagérés ou dénigrants, qui déplaisent ou même blessent (même si je me mets moi-même de mauvaise humeur !), franchissent mes lèvres. Ou, dans une spontanéité mal comprise, laisser simplement jaillir ce que j'ai sur le cœur. L'ascétisme de la parole, c'est un peu comme ça :

* parler moins et écouter plus,
* réfléchir d'abord, parler ensuite,
* non pas me chercher moi-même, me mettre en scène, me chercher une tribune, mais me mettre à la place de l'autre, penser à partir de l'autre, parler en fonction de lui, le "construire" (c'est-à-dire le rendre un tout petit peu meilleur, plus joyeux, plus serein et finalement plus agréable à Dieu),
* Ne pas laisser s'amplifier les désaccords dans la conversation, mais passer outre avec magnanimité - c'est-à-dire ne pas mettre sur le dos de l'autre le pou que j'ai eu sur la conscience,
* soigner mon langage, chercher l'expression juste, parler de manière structurée et ne pas parler "comme le bec a poussé" (c'est-à-dire malheureusement souvent de manière pointue ou tordue),
* articuler clairement, mettre de la résonance dans la voix, développer la mélodie de la parole, faire preuve de présence (y compris dans le jeu des mimiques) et surtout harmoniser "le cœur et la bouche et l'action et la vie" (J. S. Bach),
* ne pas avoir l'esprit déjà ailleurs
* enfin, passer en revue les conversations lors de l'examen de conscience, analyser ses propres points faibles et y travailler résolument à l'avenir.

Le langage est le pont entre l'esprit et le corps, et c'est pourquoi on ne voit nulle part aussi clairement que dans le comportement à l'oral si l'esprit imprègne tout ou s'il est dépassé par les événements. Comme le dit si bien Jacques : "Nous nous trompons tous en beaucoup de choses. Celui qui ne se trompe pas dans ses paroles est un homme parfait, et il peut aussi tenir son corps entièrement en bride" (Jc 3,2).

**Ascèse de la volonté**

Voilà, nous en avons fini avec le latin d'ascèse, n'est-ce pas ? Non, en fait, ce n'est que le début. Car les exercices physiques sont plutôt des exercices préliminaires, des échauffements musculaires en quelque sorte. Comme tout ce qui a été dit, la pratique rend parfait. Si l'on s'y tient longtemps et de manière conséquente, on obtient partout le succès - d'ailleurs aussi pour les tentations du sixième commandement, pour lesquelles certains n'entament même pas le combat. Non, je peux, si je le veux - fidèle à saint Paul : "*Omnia possum.* - Je peux tout par celui qui me fortifie" (Ph 4,13). C'est pourquoi la classe avancée de l'ascétisme ne commence que lorsque j'ai un certain contrôle de mon corps et de mes sens. Car c'est alors que commence l'ascèse de la volonté, et c'est en effet le travail le plus dur - à bien des égards, toute une vie ! Car il s'avère maintenant que la volonté ne tient nullement les rênes en main pour diriger le véhicule selon la volonté de Dieu. Non, son péché originel est l'orgueil. C'est la nature déchue, et là, il a dans ses gènes quelque chose du "vieux serpent" et du "vieil Adam". Oui, on peut faire le mal froidement, de manière tout à fait professionnelle et avec la plus grande maîtrise. Ce n'est alors plus un péché de faiblesse et de manque de maîtrise de soi, mais tout simplement de méchanceté. Des abîmes s'ouvrent alors, et souvent seule la grâce et la miséricorde de Dieu nous retiennent encore. L'ascèse de la volonté se scrute elle-même, va jusqu'au fond des comportements erronés et des mauvaises humeurs, des désirs inconscients et des peurs, démasque en elle toute fausse apparence, toute justice personnelle et tout mensonge sur la vie. Oh là là, qu'est-ce qu'un peu de jeûne ou d'arrêt de la télévision ? Mais nous reviendrons sur ce cours de perfectionnement une autre fois - l'ascèse *en passant,* c'est déjà quelque chose, non ? Comparé à ces abîmes, c'est tout de même tentant, non ?

Après tant d'austérité, un petit clin d'œil à la fin. Le grand savant jésuite et cardinal Robert Bellarmin (1542-1621) avait la réputation, dans la Rome baroque et luxuriante de son époque, d'être un grand ascète qui vivait de manière aussi spartiate lors des festins que saint Charles Borromée, tristement célèbre à cet égard. Un évêque vivant à Rome l'invita un jour chez lui, mais lui proposa un repas extrêmement frugal. (A l'époque, ils adoraient ce genre de "practical jokes" !) A la fin du repas, il demanda à Bellarmin s'il était satisfait d'elle. "Assai, Monseigneur, assai !", répondit celui-ci en souriant - et l'hôte pouvait maintenant choisir lui-même si cela signifiait : "Oui, c'était assez pour être rassasié !" ou "Assez de ces plaisanteries rudes !".

# Prier s'apprend

**L'élan du cœur**

"Pour moi, la prière est un élan du cœur, un simple regard vers le ciel, un cri d'action de grâce et d'amour, que ce soit au milieu de l'épreuve ou de la joie, bref, quelque chose de grand, de surnaturel, qui rend mon âme large et m'unit à Jésus", dit sainte Thérèse de Lisieux (Ms C 25rv). Oui, prier est l'élévation du cœur vers Dieu. Chez d'autres maîtres spirituels aussi, la prière est volontiers décrite comme un mouvement. Oui, l'âme s'y met en mouvement, elle emmène même le corps et toutes ses forces vers Dieu. Je ne fais pas seulement quelque chose comme conduire, lire ou manger, je suis un priant. J'aspire à Dieu. Je reçois tout de sa main, je lui rends tout. La prière est comme un fleuve majestueux au milieu d'un paysage verdoyant. Sur ses rives, il y a du vert et des fleurs, animés par ses eaux. Un priant est ainsi "comme un arbre planté près des ruisseaux d'eau, qui donne son fruit en temps voulu et dont le feuillage ne se flétrit pas" (Ps 1,3). Toute sa vie est abreuvée par la prière. Mais pour que cela réussisse, le fleuve lui-même doit couler de plus en plus loin, tranquillement mais inexorablement, jusqu'à ce qu'il se jette dans le grand océan infini de Dieu.

Arrêt de l'activité. Faire une pause. C'est ici que nous devons nous interrompre. Qui ne devrait pas avouer honnêtement à cet endroit : "Trop beau pour être vrai. Je veux bien prier. J'essaie aussi, mais le résultat est souvent assez lamentable. A peine ai-je fait le signe de croix que les distractions commencent déjà. Je pense à ce que je vais faire, à ce qu'il y aura à manger tout à l'heure, et déjà les pensées se promènent. Rien, un grand courant vers Dieu. Moi aussi, je prie depuis des années, mais qu'est-ce qui a changé en moi ? Je suis toujours aussi nerveux, irritable, irascible, déprimé". Le cas normal n'est donc pas le courant qui vivifie tout, mais des petites flaques d'eau qui se dessèchent bientôt. Dans ce cas, la prière ne fait qu'effleurer la surface de l'âme.

**Mouvement vers le haut, mouvement vers le bas**

Regardons de plus près. L'homme est profondément humain lorsqu'il prie. Car l'homme est une créature de Dieu, son image, qui tend vers l'archétype en Dieu. Il est comme une vitre qui devient entièrement perméable à la lumière du soleil, comme le décrit saint Jean de la Croix (Nuit obscure 2,1,5). "L'homme est créé en vue de Dieu, pour le louer, l'honorer, le servir et trouver ainsi le salut de son âme", dit saint Ignace de Loyola au début de ses "Exercices spirituels". Mais, nous devions l'avouer sobrement, ce grand désir et cette aspiration vers Dieu sont en général comme enfouis. Le courant de l'âme est bloqué, l'eau de l'âme ne s'écoule pas vers Dieu, mais elle inonde la terre et tout devient marécageux et laid. C'est-à-dire que d'autres choses deviennent aussi importantes pour moi que Dieu, c'est-à-dire le bien-être, la sensualité, la sexualité, la reconnaissance par les autres, peut-être aussi tout simplement les humeurs et les sensibilités ou les soucis et les courses du quotidien qui dévorent la peau et les cheveux. Cela montre que l'homme est un pécheur, quelqu'un qui s'est profondément détourné de Dieu, qui se cache de Dieu comme Adam. L'abandon de Dieu et la déchéance envers les créatures, c'est ainsi que saint Augustin a résumé l'essence du péché. Il se manifeste concrètement lorsque je veux prier, car il y a alors une infinité de forces qui éloignent de Dieu. Ce sont les nombreuses idoles de ce monde, qui présentent tout autre chose que Dieu comme infiniment plus séduisant, qui enlèvent tout goût à Dieu et qui figent le flux vers lui. Prier comprend donc toujours deux choses : le mouvement vers le haut, c'est-à-dire l'ascension vers Dieu, mais en même temps aussi le mouvement vers le bas, au plus profond de moi-même. Descendre dans ses propres abîmes de péché, d'endurcissement et de rejet de Dieu. L'ascension vers Dieu et, en même temps, la purification de l'âme. Les deux sont étroitement liés.

Oh, des vérités aussi amères pourraient vous décourager. Savoir vraiment prier, n'est-ce donc qu'un rêve irréalisable ? Non, prier s'apprend, et avec l'aide de Dieu, on peut apprendre à prier. Mais comment ?

**Quatre types de prière**

"J'invite avant tout à l'intercession et à l'adoration, à la demande et à l'action de grâce" (1 Tm 2,1), dit saint Paul. Dans son ouvrage "Sur la prière (De oratione 14,2)", le grand écrivain de l'Eglise ancienne Origène tirait déjà de ces quatre formes de prière toute sa doctrine de la prière. Quatre formes de prière, mais il s'agit toujours simplement de tout présenter à Dieu, mais profondément de se présenter soi-même. Un élan vers Dieu sans restriction, sans réserve. C'est presque une formule magique, car de quatre manières, j'emporte tout ce qui est dans le monde. Cela ne me distrait plus, mais devient le combustible de la prière. Passons en revue les quatre dans un ordre légèrement différent : Demande, intercession, remerciement et adoration.

*Demander* est sans doute ce qui vient le plus naturellement à l'esprit, car "la détresse apprend à prier" et "tout dépend de la bénédiction de Dieu". Face à une détresse, j'apprends que je ne peux pas la surmonter moi-même, même si je fais de mon mieux. Je ne peux que me plaindre à Dieu de ma détresse. Mais il me promet : "Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Car celui qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et on ouvrira à celui qui frappe" (Lc 11,9 sq.). Le rêve d'une vie entièrement autodéterminée est en revanche une illusion, parfois même un cauchemar. Car pour cela, il faudrait que je devienne comme Dieu, et nous savons à quel point cela a mal tourné au paradis (cf. Gn 3,5). Non, je suis une créature, limitée, mortelle, finie, mais infiniment nécessiteuse. Plus encore, par le baptême, je suis un enfant de Dieu et je veux l'être. Il peut m'aider, il veut m'aider et il m'aidera - certes sur ses voies, pas sur les miennes. "Votre Père sait de quoi vous avez besoin avant même que vous le lui demandiez" (Mt 6,8). Ainsi, la prière de demande est en même temps l'école de la foi par excellence, elle est le meilleur "entraînement au christianisme" (S. Kierkegaard), et c'est pourquoi saint Thomas d'Aquin a développé sa doctrine de la prière entièrement à partir de la prière de demande.

*Les intercessions* sont des demandes d'une portée plus large. Elles sont l'écho de ce qui se passe autour de moi, de ce qui me touche au cœur ou de ce que d'autres m'ont mis à cœur. Je suis en relation, je suis témoin de choses et elles ne me laissent pas indifférent. J'amène le monde devant Dieu. Maintenant, je confie tout à sa main directrice. Les intercessions sont donc aussi l'expression de l'amour du prochain, et même son meilleur exercice. Car prier pour les autres n'est jamais une erreur. Une aide bien intentionnée peut être mal reçue, elle peut se transformer en "coup de feu dans le four". En revanche, une prière bien intentionnée pour les autres demande toujours que la volonté de Dieu s'accomplisse à leur égard, ce qui est infailliblement bon et juste.

Dans les *remerciements*, le cœur se réjouit. Quelque chose me réjouit, cela s'est bien passé, quelque chose m'a été donné ou a été donné à des proches. Dans la prière d'action de grâce, j'ouvre aussi les yeux sur ce qui semble aller de soi : "Loue l'Éternel, mon âme, et n'oublie pas ses bienfaits" (Ps 103,2). La prière de remerciement guérit l'oubli de Dieu. Je m'en souviens et je me rappelle que mon espoir en Dieu n'a pas été déçu. Ainsi, l'action de grâce est une école d'espérance, tout comme la demande est une école de foi et l'intercession une école d'amour du prochain. Je comprends que tout vient vraiment de Dieu : "Que possèdes-tu que tu n'aies reçu ?" (1 Co 4,7).

*L'adoration* est le pur flux de tout mon être vers Dieu, l'émerveillement devant son existence, sa sainteté, sa puissance, sa miséricorde et tous ses attributs, la pure vénération de sa grandeur, la dévotion, l'imitation, le sacrifice et la soumission à sa volonté. Plus j'avance en cela, plus le mystère de Dieu s'ouvre profondément à moi - non plus par la réflexion ou l'effusion de sentiments, mais dans une vision de plus en plus simple. "Je le regarde et il me regarde", disait un simple paysan agenouillé en silence devant le tabernacle, d'Ars à son curé, saint Jean-Marie Vianney. L'adoration est donc la forme la plus élevée de la prière. C'est la prière des anges, cette prière à laquelle nous sommes appelés dans le ciel pour l'éternité. Bien sûr, dans cette vie, l'adoration est soumise à la loi de la croix, c'est-à-dire au dépouillement de soi, à la nuit obscure, sinon elle devient une "gourmandise spirituelle", où ceux qui prient ne cherchent qu'à "rassasier et revêtir leur nature de consolations et de sentiments spirituels, au lieu de la dépouiller et de la mortifier en tout et en tous, pour l'amour de Dieu" (Jean de la Croix, Nuit obscure 2,1,6). Nous en revenons ainsi au double mouvement : S'élever vers Dieu, mais aussi se purifier de sa propre bassesse et de son péché. Nettoyer les fenêtres dans le sens de saint Jean de la Croix, afin que le soleil ne soit pas obscurci par de vilaines taches. Ainsi, persévérer devant le Saint-Sacrement, même si l'on ne sent rien, même si le Seigneur semble très loin, devient la meilleure école d'humilité.

**Ordre de prière**

Prier, mais comment ? avons-nous demandé. L'ordre de la prière est important : quand et comment prier ? Cet ordre doit être ferme et avoir la priorité, sinon je me laisse tenter par des choses plus agréables ou distraire par des distractions. Car si je me laisse aller à mes envies et à mes humeurs, mon cœur froid voudra et pourra de moins en moins prier.

Commençons par le plus simple : On peut prier à voix haute et à voix basse, c'est-à-dire avec les lèvres et avec le cœur. Ou disons plus précisément : soit uniquement intérieurement avec le cœur, soit avec des mots forts et avec le cœur. Car nous ne devons pas "prononcer beaucoup de paroles et babiller comme les païens" (Mt 6,7). Pour toute prière, il faut donc commencer par "élever les cœurs". Avant de commencer la prière ou au moment du signe de croix, je me rappelle devant qui je me tiens : devant le Dieu tout-puissant ; il voit tout, il sait tout, et il se réjouit que je lui accorde ce temps. Rien ne doit me distraire ou me troubler en ce moment. Aucune hâte ni précipitation ne doivent prévaloir. Je veux plutôt susciter des sentiments de respect et de gratitude, peut-être aussi de la douleur pour le nombre de fois où j'oublie Dieu ou même où je tombe dans le péché.

Le fait de prier à voix haute ou à voix basse dépend des circonstances, c'est-à-dire si nous prions seuls ou avec d'autres. Seul, on priera normalement à voix basse, mais même dans ce cas, il est bon de former les mots au moins avec les lèvres.

On se constituera un trésor de prières de base, en partant du Notre Père et du "Je vous salue Marie". On peut ensuite toujours s'y référer et approfondir de plus en plus leur contenu par leur utilisation fréquente. Il s'agit également d'une prière personnelle, et pas seulement lorsque je formule moi-même les mots.

Il est toujours bon d'emmener son corps et ses sens dans la prière. Car l'amour de Dieu passe aussi par l'estomac (par exemple par le jeûne), et de même, il fait des jambes (à genoux, dans une position accroupie méditative, dans une promenade silencieuse, ...) et ferme les portes des sens (si possible, ne pas être dérangé, réduire les stimuli extérieurs, mais "nourrir" les yeux, par exemple par une croix, une image sainte ou bien sûr la vue du Saint-Sacrement). De même, quelque chose d'aussi vital que le souffle et le fait qu'il puisse s'écouler librement et profondément est tout sauf indifférent pour l'écoulement vers Dieu.

Quel pourrait être l'ordre du jour de la prière ? Le minimum est certainement la prière du matin et la prière du soir.

* Le matin, en me levant ou peu après, je me tourne vers Dieu, je trouve en lui force et direction, je lui consacre tout ce qui m'arrive aujourd'hui, ce que j'ai à faire et ce que j'ai à subir.
* Dans la prière du soir, je fais une rétrospective de la journée, c'est-à-dire un examen de conscience. Je remercie pour ce qui m'a été donné, pour les grâces et pour le bien que j'ai pu faire. Je jette aussi un regard lucide sur les manquements, les échecs et les fautes. Je cherche leurs racines : à quoi cela est-il dû ? Enfin, je me demande comment je pourrais faire mieux demain. Je remets ainsi la journée entre les mains de Dieu, je termine par son adoration. Maintenant, tout peut revenir à lui librement et sans entrave. Avec lui, j'entre dans la nuit, et maintenant je n'ai plus rien à faire que d'être seul en lui. "La nuit vient, vous ne pouvez rien faire", dit Jésus avec beaucoup de sens (Jn 9,4). Bien sûr, l'examen de conscience du soir peut aussi avoir lieu à midi, par exemple avant ou après le déjeuner.

En parlant de nourriture : Thème : les grâces. Tout naturellement, avant et après le repas, je vais dire une prière de remerciement et de bénédiction, le bénédicité. "Manger et boire unissent l'âme et le corps", dit la sagesse populaire. Le lien qui les unit ne devrait-il pas être le Seigneur lui-même ?

**Plus que le minimum**

Prière du matin, du soir et de table, c'est la base, le minimum. Je pars de là, mais je ne dois pas m'en contenter. Plus, c'est mieux. Car la prière est le souffle de l'âme, et pas seulement un haleine désespérée, un soupir, pour ensuite ne plus du tout faire le plein d'oxygène de Dieu pendant de nombreuses heures. Ce qui vient d'être dit est donc un minimum vital, car un chrétien qui ne prie plus tous les jours ne tardera pas à se refroidir dans son amour pour Dieu. Mais il y a encore de l'air vers le haut. Voici quelques suggestions sur la manière dont un tel surcroît de prière peut se manifester.

L'un d'entre eux priera volontiers avec l'église, en particulier lors de la célébration de la messe, et ne se contentera pas d'y participer, mais priera avec elle, réalisant ainsi un véritable "Élevez vos cœurs". A côté de cela, il y a surtout les grands temps de prière des laudes et des vêpres, c'est-à-dire la prière du matin et du soir à l'église, ou peut-être aussi la prière de nuit, les complies, que l'on peut associer à la prière personnelle du soir.

D'autres se sentent à l'aise dans des formes de prière plus simples, comme le chapelet, la prière de Jésus ou du cœur, les dévotions, les litanies - peut-être aussi à certaines périodes de l'année, par exemple une méditation du chemin de croix pendant le Carême. On peut alors "s'adonner" encore plus à ses penchants personnels, à ses saints et prières préférés. A propos de personnel : certains dévots deviennent des missionnaires de certaines formes de prière, parfois même au point de faire de certaines formes le huitième sacrement et de les imposer aux autres. Non, cela nuit à tous les participants et prive chacun de la liberté de prier en privé de la manière qui lui est la plus profitable.

Simple, efficace et jamais fausse, la prière d'interpellation est une invocation de Jésus, des saints, une courte phrase, une pause, un regard vers la croix ou... Au moins aussi souvent que d'autres sortent leur smartphone, et pourtant on ne regarde pas une petite image ennuyeuse, mais celui que les anges regardent et qui se prosterne devant lui ! Une prière de relance, cela peut être avant ou après une conversation importante ou le début et la fin du travail, cela peut aussi être simplement entre deux, simplement pour respirer profondément en Dieu. Ou à un feu rouge, dans une file d'attente ou n'importe où, il est bon de ne pas entrer tout de suite dans le courant, mais d'y tendre les mains pour se rafraîchir ou refroidir la tête échauffée - ou parfois seulement le gros orteil. Donc une autre formule magique : Avant - après - au milieu, c'est ainsi que je m'approche de Dieu sans devoir émigrer hors du monde.

Mais, selon de nombreux connaisseurs, la prière contemplative est également indispensable. Cela semble plus compliqué que cela ne l'est. La contemplation consiste à prendre à cœur les vérités de Dieu. Pour ce faire, je lis par exemple un passage de l'Écriture Sainte ou je me représente certaines vérités de la foi (lectio), je m'arrête et je réfléchis et je les laisse agir sur moi personnellement (meditatio). Mais la méditation n'est pas un exercice intellectuel froid. Ce que j'ai devant les yeux, aussi clairement que possible, émeut aussi ma volonté, mes sentiments, donc par exemple l'amour et le dévouement, mais aussi le regret et la consternation. Avec l'aide de Dieu, je prends enfin des décisions.

Mais il y a encore une étape au-delà de la contemplation. C'est la contemplation, la troisième étape, la contemplatio. Dans ce cas, je réfléchis beaucoup moins moi-même ou je ne fais rien, mais l'âme est déjà tellement libérée de sa torpeur pécheresse par la grâce et sa propre coopération qu'elle commence à nouveau à couler. Cela peut se faire dans une église, peut-être aussi lors d'une adoration eucharistique, mais aussi à la maison dans un coin de prière ou lors d'une promenade. L'important est que l'âme se dépasse vraiment elle-même pour aller vers Dieu. Car on confond souvent la prière contemplative avec le fait de tourner autour de soi-même et de ses propres sentiments de calme, de sérénité et d'unité avec soi-même et le monde. C'est pourquoi il faut faire preuve d'un discernement intelligent lorsque la contemplation chrétienne est associée à des formes de vide et de "méditation sans forme" inspirées de l'Extrême-Orient. Cela a certes sa propre sagesse, mais il manque souvent l'orientation claire vers Dieu ainsi que la condition préalable, la purification des péchés. Dans le pire des cas, certains se disent même mystiques alors qu'ils ne sont que des pseudo-mystiques. Toute la spiritualité ne sert alors qu'à gonfler le moi et à devenir un fardeau pour les autres.

"Priez sans cesse", exhorte saint Paul aux chrétiens (1 Th 5,17). Prier n'est pas simplement une activité parmi d'autres. Tout ce que nous faisons et sommes, tout ce qui nous préoccupe et à quoi nous sommes liés, la plonge dans le courant de Dieu. De plus en plus, elle peut devenir le souffle de l'âme, l'expression du fait que tout en moi vient de Dieu et tend vers lui. Un grand objectif, mais des milliers de petits pas vers lui !

# Un divertissement habile

"Tu n'as qu'à laisser courir". C'était un conseil en or après deux heures et demie d'un ennui sans fin. J'étais invitée à un repas de fête et on m'avait placée à côté d'une vieille tante dont les hôtes savaient déjà ce que j'ai dû apprendre par expérience : elle était systématiquement monosyllabique. Elle étouffait toute conversation dans l'œuf. C'était déjà beaucoup si je parvenais à obtenir un signe de tête, un hochement de tête ou - ô miracle ! - un "oui" de sa part. Ainsi, dès l'entrée, je ne faisais que regarder tour à tour mon assiette, ma montre et la cuisine, dans l'attente impatiente du plat suivant. Oh, comme les minutes peuvent s'étirer ! Lorsque la table fut enfin levée, je me plaignis à un ami. Mais au lieu de la pitié, j'ai reçu beaucoup plus, à savoir ce conseil en or qui m'a depuis libéré de nombreux embarras de même nature : "Tu n'as qu'à laisser courir". Alors parle, raconte, rapporte, déclame, peu importe, laisse simplement courir ta langue et les mots jaillir si ton interlocuteur ne peut rien apporter au divertissement.

**Se divertir, ça s'apprend**

Ce qui soulève la question : Quels sont les autres conseils pour une conversation maîtrisée ? Car c'est étrange. Nous passons beaucoup, beaucoup de temps à discuter avec d'autres personnes, mais d'une certaine manière, chacun est censé être naturellement doué pour la conversation. Mais je ne le suis pas, pas plus que la plupart des autres. Non pas que la plupart d'entre eux soient, comme cette vieille tante, des poissons muets nés, mieux adaptés à l'aquarium qu'à la table de fête. D'ailleurs, les grands taiseux ne sont pas du tout le *pire cas* de *figure* pour un voisin de table. Qui n'a pas déjà été bavardé à mort, assailli de paroles, parlé à tort et à travers ou simplement utilisé comme porte-parole de bouviers et de paons ? Encore une fois, le divertissement s'apprend. Objection : dans de telles situations, tous les moins de 80 ans ne sortent-ils pas leur téléphone portable et ne se réfugient-ils pas dans leur *groupe WhatsApp* ? Ou se tourne-t-il vers son ordinateur, le téléphone à la main ? Peut-être, mais c'est tout simplement impoli, voire insultant. Je suis assez catégorique sur ce point. Les circonstances atténuantes en matière d'immersion dans le téléphone portable et d'activité secondaire sur ordinateur ne sont accordées qu'aux jeunes en pleine puberté.

Une conversation bien menée, comment ça marche ? Et ce, quelle que soit la forme de conversation, de la discussion approfondie sur un problème à la conversation sur des futilités, de la conversation téléphonique à la conversation de service. Le conseil d'or que nous venons de donner est encore plus fort que le platine. Ce conseil a été donné par sainte Thérèse de Lisieux à une jeune sœur dans son couvent. Celle-ci se plaignait d'atterrir toujours alternativement à côté d'une sœur âgée, d'une sœur malentendante ou d'une sœur antipathique lors de la récréation, c'est-à-dire du temps de conversation et de repos. "Tu n'as qu'à laisser courir !", cela aurait déjà été un bon conseil pour cet embarras. Mais ce que Therese lui a dit est encore mieux : "Ne va pas en récréation pour t'y reposer toi-même, mais pour contribuer au repos des autres ! Mets tous tes besoins de côté ! Par exemple, si tu racontes une histoire intéressante et qu'une autre sœur t'interrompt pour raconter autre chose, écoute-la attentivement, même si cela ne t'intéresse pas du tout ! N'essaie même pas de relancer ton sujet" ! En effet, pour un chrétien, se divertir, c'est être au service de son prochain. Je peux lui faire plaisir, lui remonter le moral, le consoler, le conseiller ou simplement lui faire du bien. Mais l'amour du prochain vécu signifie regarder l'autre avec les yeux de Dieu et l'aider à regarder lui-même avec les yeux de Dieu. Plus simplement, "instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres en toute sagesse". (Col 3,16). Plus simple encore : toujours vouloir être utile à l'autre ! Il est vrai qu'un métal aussi précieux que le platine est rare, et qu'un tel conseil dépasse peut-être de nombreuses situations quotidiennes. Et pourtant, il s'applique à chaque conversation : L'attention portée à l'autre, l'intérêt, l'empathie et la bonne intention sont la clé de tout bon entretien. C'est à cela que se détermine mon caractère chrétien (et certainement pas à des efforts missionnaires importuns). C'est-à-dire que dans toute conversation, je ne veux pas d'abord me chercher moi-même, mais profiter à l'autre et lui faire plaisir. Je dis "d'abord", car faire le bien ne doit pas forcément faire mal. Là où l'un prend feu, l'autre est vite contaminé, et ce qui fait du bien à l'un ne fait généralement pas de mal à l'autre. En effet, un divertissement bien maîtrisé est une véritable *situation gagnant-gagnant* - parfois jusqu'à de véritables moments de bonheur, et ce pour zéro euro ! En tant que *situation gagnant-gagnant*, l'amour du prochain n'exclut évidemment pas que j'apporte aussi mes propres préoccupations et intérêts dans la conversation. Mais même dans ce cas, et même justement dans ce cas, l'autre n'est pas pour moi un moyen d'arriver à mes fins, mais un interlocuteur. Si je manipule, intrigue, suggère, menace, parle pour ne rien dire ou - variante particulièrement appréciée - si j'exerce un pouvoir en me sentant concerné et en prenant tout pour moi, l'autre finira peut-être par s'avouer vaincu, mais à la prochaine occasion, il se soustraira à mon influence. Je n'y gagne rien. Non, il vaut bien mieux que le cœur et la raison gagnent, et alors tout est gagné !

**Trois pôles**

Comment réussir un entretien ? Il y a trois pôles à considérer : moi-même, l'interlocuteur et la situation.

(a) *Moi-même :* Cela signifie d'abord, bien sûr, la bonne attitude envers l'autre et envers l'entretien à venir. L'eau pure et vivante de mes paroles jaillit de l'amour du prochain comme d'une source. Cette attitude de base se traduit par la gentillesse, une voix chaleureuse, des yeux attentifs et éveillés et, tout simplement, par le fait que je prenne suffisamment de temps. Mais aimer son prochain ne signifie pas s'oublier soi-même. Dans la mesure du possible, je m'explique à l'avance : pourquoi je cherche à discuter, qu'est-ce que je veux obtenir par ce biais, que dois-je à mon estime personnelle ? L'assurance, la souveraineté et la confiance en soi de ma part aident d'ailleurs aussi mon interlocuteur à se sentir en sécurité dans la conversation. Qu'est-ce que cela signifie en détail ?

* Lorsque les sujets sont difficiles et que les interlocuteurs sont peu fréquentables, on commencera par mettre en avant ce qui nous unit et ce que nous avons en commun et on abordera même ce qui nous sépare en des termes qui nous engagent.
* On aide aussi l'autre en revenant prudemment et fermement au sujet lorsqu'on fait des digressions ou qu'on "tourne autour du pot". C'est justement là que la sécurité personnelle fait ses preuves. Elle signale : Même si c'est difficile, nous pouvons maintenant résoudre ensemble les problèmes qui se posent.

Si vous voulez être un peu plus exigeant, vous pouvez vous rappeler ce que Saint Augustin entendait par la différence entre la parole et la voix, c'est-à-dire en latin "verbum" et "vox". L'une est l'expression spirituelle, l'autre l'expression extérieure. Car lorsque je parle, j'exprime quelque chose de ce qui est en moi. Je me présente donc à l'extérieur profondément comme je me présente moi-même devant Dieu, comme moi-même sous l'exigence de ma [conscience](http://new.awollbold.de/gewissen) et donc totalement ouvert devant Dieu. Ma voix ne doit en aucun cas renier ma parole intérieure. Cela vaut directement pour le mensonge et l'hypocrisie, mais aussi pour le bavardage irréfléchi ou pour le fait que, dans le feu de l'action, je me laisse emporter par des déclarations dont je ne pourrais pas répondre devant Dieu. C'est pourquoi toute conversation nécessite aussi de la maîtrise de soi et de la langue. Je sais aussi que je ne peux pas être aussi franc devant quelqu'un que devant Dieu. C'est pourquoi la maîtrise de soi consistera souvent à ne dire certaines choses qu'avec modération ou à les taire complètement. La meilleure préparation à un entretien est donc la prière. Car c'est à Dieu que je peux ouvrir mon cœur comme à aucun autre homme. La prière régulière entraîne en même temps à rester tout à fait vrai et à renoncer à tout jeu d'orgueil et d'exaltation de soi.

(b) *Interlocuteur* : Je peux alors me rendre compte : Que sais-je de l'autre, de ses intérêts, de ce qui le touche en ce moment ? Pourquoi cherche-t-il à me parler ? Dans quelle mesure puis-je répondre à ses besoins ? Puis-je m'appuyer sur ce qu'il m'a dit la dernière fois ? Le portail vers le cœur de l'autre est de se rapprocher des désirs de son cœur, car "ce dont le cœur est plein, la bouche en parle" (Mt 12,34).

* Les impulsions, les questions et les mots-clés de ma part sont souvent comme une mise en perce de la bière : avec habileté, le jus d'orge jaillit bientôt... non, pas le jus d'orge, mais quelque chose comme la langue ainsi déliée (cela aurait peut-être aussi aidé la tante silencieuse lors de mon repas de fête !) Si ces "coups" sont ratés, la conversation se répand de tous côtés, se perd dans le néant, mais la chope en dessous reste vide. En d'autres termes, l'objectif réel de ce qui devrait ressortir de la discussion n'est pas atteint. C'est pourquoi il faut "piquer" l'autre là où son cœur bat, ce qui est important pour lui, mais qu'il aime aussi étaler devant moi. Au début surtout, même avec de bons amis, on brise la glace avec quelque chose de léger et d'agréable, avec des bavardages et des "Tu sais déjà les dernières nouvelles ?
* Comme pour la mise en perce, il s'agit de viser juste, c'est-à-dire d'aborder l'autre de manière ciblée et de le faire avec des questions et des mots clés ouverts et stimulants. Au lieu d'un "Comment ça va ?" général, auquel les Anglais ne répondent pas du tout avec un "How do you do ?" banal, poser des questions plus concrètes : "Est-ce que tu ressens aussi le changement de temps aussi violemment ?", "Je n'ai pas vu ton petit-fils Timm depuis deux ans. Depuis, il a certainement beaucoup grandi" ou "Vous avez énormément de travail. Réussissez-vous au moins à garder votre dimanche ?".
* "Comme on dit dans la forêt, on en sort". Plus je raconte des choses et plus je les illustre, plus l'autre en fait de même. Bien sûr, toutes les conversations ne supportent pas la même dose de moi, mais une pincée n'est jamais de trop.
* Et les compliments ? Bien sûr - mais de préférence lorsqu'ils me viennent naturellement aux lèvres. Les compliments et la reconnaissance de l'autre doivent toujours être exprimés de manière à ce que celui-ci se dise : "Quel plaisir de voir que quelqu'un le remarque chez moi !", et non pas de manière "ch...amicale" : "Qu'est-ce qu'il veut faire avec ce miel qu'il met sur ma bouche ?". Pour cela, chaque éloge doit avoir un "fundamentum in re", c'est-à-dire que si j'ai par exemple imposé à un collaborateur un entretien de service, je ne le félicite pas pour cela : "C'est merveilleux que vous preniez le temps !" Ne pas vouloir surcompenser, c'est-à-dire qualifier de "femme formidable", avec de bonnes intentions, une petite fille qui fait tapisserie - si l'on a un peu d'intelligence, on en déduira seulement que l'on pense qu'elle regarde ailleurs. Ne pas la remercier non plus pour des évidences ("Oh, Monsieur le Professeur, vous vous y connaissez bien dans votre domaine !) Je serais également prudent avec les compliments sur l'apparence physique, le tempérament et le caractère, contrairement à ce que quelqu'un en fait, par exemple par l'habillement, la voix ou même la formation du caractère ("Je trouve étonnant qu'avec tout ton tempérament, tu puisses aussi bien écouter"). Le compliment devient alors un [honneur](http://new.awollbold.de/ehre), et c'est vraiment quelque chose de formidable. Les plus beaux compliments sont toujours ceux que je défends personnellement, au lieu de me perdre dans des formules toutes faites ("Oh, toujours une citation de Fontane appropriée sous la main !"). Enfin, le compliment se transforme aussi en feedback. Dans ce contexte, [la critique](https://wp.me/p8qa8V-dT) doit également être formulée de manière à ne pas couper l'herbe sous le pied de l'autre, mais à l'aider à mieux se percevoir et à savoir où il peut améliorer quelque chose.

Inversement, la plupart des gens sont reconnaissants pour un narrateur frais, un événement passionnant, drôle ou profond, en général pour ma "Human Touch". Donc aussi devenir moi-même personnel - bien sûr seulement dans la mesure où je le souhaite. Car la vertu est le centre, même en parlant : "A force de parler, le péché n'est pas absent, celui qui tient ses lèvres en bride est intelligent" (Pr 10,19).

(c) *Situation :* quel est le motif de la conversation, un simple *small talk*, une discussion entre amis, un passe-temps poli à la table de fête ou dans la salle d'attente, ou bien est-ce un objectif précis, un résultat qui doit être atteint à la fin ? Souvent, les deux sont mélangés, et même un entretien factuel se déroule mieux si le niveau personnel est correct. Chaque entretien a des objectifs, même s'il s'agit simplement de rafraîchir l'amitié et de bavarder une fois de plus. La sagesse chrétienne préconise la "sancta simplicitas", la "sainte franchise", comme on pourrait le traduire. Il ne s'agit donc pas de parler avec la visière baissée, de manière tactique et impénétrable, mais en jouant cartes sur table : "Rejetez donc toute malice, toute fausseté et toute hypocrisie, toute envie et toute calomnie" (1 Pierre 2,1). "Que votre oui soit un oui, votre non un non, tout le reste vient du malin" (Mt 5,37). Cela vaut même là où je rencontre de la méfiance et de la mauvaise foi. L'exemple du Christ est trop clair : "Il n'a pas commis de péché et il n'y a pas eu de parole trompeuse dans sa bouche. On l'a insulté, mais il n'a pas outragé ; il a souffert, mais il n'a pas menacé, il a laissé sa cause au juste juge" (1 Pierre 2,22s). Il va de soi que ce que je dis, comment je le dis et ce que je ne dis pas, demande de la sagesse. L'empathie avec l'autre, y compris ses erreurs et ses sensibilités, aide beaucoup. Car la franchise et l'honnêteté ne doivent pas devenir brutales.

L'adaptation à la situation, cela vaut également pour la clarification du cadre : combien de temps vais-je prendre, quels rôles allons-nous jouer, quel objectif allons-nous atteindre ensemble, mais aussi de manière très pratique : "Ne devrions-nous pas nous asseoir ?" ou, par exemple, pour les personnes âgées : "Est-ce que je parle assez clairement ?". Il est judicieux de structurer l'entretien sur cette base et de l'orienter prudemment. Idéalement, il y a quatre phases :

* *Ouverture* : comme pour un discours, elle a trois fonctions : 1. mettre en place l'alchimie entre les personnes, 2. motiver pour les principaux objectifs de l'entretien et 3. éveiller l'intérêt pour mes objectifs. La clarification du cadre doit être faite au début.
* *Présentation de l'objectif :* nous devons savoir très tôt ce qui nous intéresse principalement. Il ne faut pas se voiler la face ou se compliquer la vie, mais dire tout de suite ce qui me préoccupe et écouter attentivement ce qui préoccupe l'autre.
* *Discussion :* c'est maintenant le temps des arguments, du fond, de l'approfondissement - ou aussi lors du *small talk*, que nous passons "du petit bois au petit bâton".
* *Conclusion :* la fin est le début, c'est pourquoi, lors d'un entretien ciblé, on résume maintenant l'essentiel et on tente de donner un aperçu de la manière dont il faut procéder. C'est aussi l'occasion de faire un bref retour sur l'entretien, mais surtout d'envisager les perspectives : Quelle est la suite à donner à ce qui a été dit ?

Une fois que nous nous serons quittés, je ne cocherai pas immédiatement la case de l'entretien et passerai à l'ordre du jour, mais je le passerai en revue, je ferai le bilan des points forts et des points faibles et j'en tirerai des enseignements. Il n'est jamais inutile d'envoyer une petite prière au ciel pour que le Saint-Esprit achève le bon travail qui (je l'espère) a été entamé lors de cet entretien.

**Les écueils de la discussion ?**

Nous aborderons dans un autre blog les véritables écueils d'une conversation bien menée. Des écueils tels qu'une langue acérée qui a "derrière les lèvres un venin comme celui des vipères" (Ps 140,4) et qui "ressemble à un couteau tranchant" (Ps 52,4). [Ecueils](http://new.awollbold.de/mitgefangen-mitgehangen-die-mitwirkung-bei-etwas-boesem) du mensonge et de la tromperie, de la calomnie et de l'adultère, de la manipulation et de la blessure. Le discours et la conversation sont quelque chose de merveilleux, mais comme toute grande chose, ils peuvent aussi tomber bien bas : "La mort et la vie sont au pouvoir de la langue ; celui qui en use avec amour en savoure le fruit" (Pr 18,21). La langue fait de l'homme un être humain - mais parfois aussi un non-homme. Mais c'est là un vaste domaine...

# À tout seigneur, tout honneur

La potion magique, c'est cette chose liquide qui fait d'Astérix un héros intrépide et d'Obélix, grâce à un bain précoce dans cette potion, une force confortable sans pareille. Il permet aux deux de se dépasser. Magnifique - où est le site web pour commander, de préférence par abonnement ? Eh bien, nous espérons que ceux qui nous le proposent seront immédiatement interceptés par le filtre anti-spam. On ne peut pas acheter la potion magique aux pouvoirs surhumains, mais on peut l'acquérir. Sans argent ni publicité. Cette potion magique d'un temps oublié depuis longtemps s'appelle... honneur. Vraiment, l'honneur, cela sonne d'abord comme avant-hier : le sens de l'honneur, la dette d'honneur, les plaintes pour atteinte à l'honneur, les crimes d'honneur, l'honneur de la profession et le "crime d'honneur perdu" (Friedrich Schiller), les duels qui veulent rétablir l'honneur bafoué au prix du sang, et la dérisoire querelle de Brunhild et Kriemhild pour savoir qui sera la première à franchir la porte de la cathédrale de Worms - la terrible chute des Nibelungen en fut la conséquence. Mais une chose ressort déjà de cette petite liste : l'honneur est vraiment une *boisson énergisante.* Aristote dit qu'il est le plus grand des biens extérieurs et que les hommes y attachent plus d'importance qu'à la richesse, au pouvoir, à la prospérité ou à la santé. Des temps lointains ? Parlons de santé : quelqu'un se débat secrètement pendant des mois avec une maladie embarrassante, mais a honte de le dire à quelqu'un ou même d'aller chez le médecin. La honte et l'embarras sont pourtant le revers de l'honneur. Et si les adolescents ne sont de loin pas les seuls à regarder à chaque minute de libre l'écran de leur inséparable appareil de 200 grammes : Qu'est-ce qui est à la mode ? Que disent les autres ? Comment suis-je *cool* à leurs yeux ?, ce n'est rien d'autre que cela : paraître bien, génial, honorable devant les autres, c'est le summum des sentiments. Et celui qui a été filmé dans une situation embarrassante et que des *friends* douteux ont ensuite posté pour le monde entier, cela a déjà poussé plus d'un cloué au pilori au suicide.

Nous en sommes déjà à la virgule qui saute, pardon : au point qui saute. Honneur à qui mérite l'honneur - ou mieux encore : honneur à ce qui mérite l'honneur. Car le jugement des autres nous importe au plus haut point, mais ce qui est décisif, c'est de savoir si les bonnes personnes me rendent hommage ou non, même pour de bonnes choses. Pour cela, le christianisme propose de magnifiques enseignements, véritablement une potion magique des relations humaines. Sauf qu'elles sont souvent enfouies, confondues et méconnues. L'estime est par exemple un mot à la mode, et on la réclame en se référant au christianisme pour des personnes dont le comportement est objectivement loin d'être correct. Alors, à la recherche de la potion magique perdue !

**Archéologie de l'honneur**

Pour cela, nous devons, en bons archéologues, dégager successivement trois couches : l'honneur comme ciment social, l'honneur comme récompense de la vertu et la vie pour la plus grande gloire de Dieu. Ces trois étapes ont également été décrites de manière un peu différente par le philosophe danois Sören Kierkegaard : le stade esthétique, le stade éthique et le stade de la foi ou Don Giovanni, Socrate et Abraham. Un programme exigeant, mais dont la récompense est grande et extrêmement fortifiante.

1. *L'honneur comme ciment social :* il est intéressant de constater que nous en sommes revenus aujourd'hui à la position des héros d'Homère ou des chevaliers des Nibelungen. Ils ont tout fait pour l'honneur aux yeux des autres - et se sont ainsi rendus dépendants de ce que "l'on" considérait comme grand : beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur ! Et qui applaudissons-nous : les beaux, les forts, les puissants, ceux qui ont réussi. Une seule différence est indéniable entre l'époque et aujourd'hui. "Être toujours supérieur et plus grand que les autres", résume un jour Homère ce code d'honneur de la noblesse archaïque. La démocratie, en revanche, est anti-élitiste et dit : "Toujours être adapté et être comme les autres !" L'honneur revient à celui qui incarne le plus "nos valeurs". L'ancienne noblesse avait pour idéal l'homme beau et bon, elle louait la grande âme, d'où le courage du sacrifice et la disposition au dévouement. En revanche, nous, les gens d'aujourd'hui, pensons surtout à nous et disons : "L'essentiel, c'est d'être en bonne santé" ou, plus banalement, "L'essentiel, c'est de vous amuser".
2. *L'honneur comme récompense de la vertu :* puis vint Socrate. Il s'est comparé à un taon (c'est-à-dire à l'insecte armé de dards). D'une vigoureuse piqûre au derrière, il arrache les gens au sommeil de la sécurité : "Vous ne savez même pas ce que vous êtes et ce que vous faites !" D'un seul coup, seule la vertu lui est digne d'honneur, en tant que bon comportement : "Mais en vérité, seul le bon est digne d'honneur" (Aristote). Et la grandeur d'âme, quelqu'un la montre précisément lorsqu'il s'accroche au bien, même si sa ville lui fait boire la coupe de la ciguë pour cela. On n'exagère pas quand on dit qu'à ce moment-là, l'âme de l'Europe est née. Ce n'est plus l'impression extérieure, l'adaptation à l'homme qui compte, mais l'intériorité, la vérité, la moralité et la responsabilité. De telles personnes n'aspirent pas à l'honneur d'autrui, mais se réjouissent de l'honneur que leur rendent des personnes sages et intelligentes, "pour s'assurer qu'elles sont elles-mêmes bonnes" (Aristote). Car il va de soi qu'une telle reconnaissance est un amplificateur maître des bonnes attitudes et des bons sentiments.
3. *Vivre pour la plus grande gloire de Dieu :* magnifique, cette découverte de Socrate - et pourtant, même ce niveau doit encore être dépassé. Car sinon, nous en serions restés au cantique du pharisaïsme - un autre danger puissant de notre époque. On se prélasse alors dans l'éclat de sa propre vertu : "Seigneur, je te remercie de ne pas être comme ce publicain là-bas !" Puis vient la bien-pensance, où l'on se confirme mutuellement, dans des cliques éthiques, à quel point on est excellent et meilleur que les autres : ange de l'environnement dans un océan de destructeurs du climat, de lobbyistes du nucléaire et de buveurs de gobelets en plastique, activiste d'un seul monde face à la marée brune des populistes de droite, ami des animaux végétalien motivé par l'idéologie, bien au-dessus de la horde de bouchers cruels, catholique exemplaire face à un paganisme où que l'œil se pose. On comprend alors parfaitement la prière de protection contre les "endurcis dans le bien" : "Dieu, préserve le monde des vertueux, car ils éloignent tellement de la vertu !" On passe alors chroniquement à côté de ce simple fait : tous sont pécheurs, moi y compris ! Le christianisme nous libère de ces dangers. Il dit tout simplement : "Soli Deo gloria. - À Dieu seul revient la gloire". Il est la source de tout bien, et seul celui qui l'honore devient bon. Notez bien : "devient", pas "est". Le chrétien se voit lui-même et les autres sur le chemin. La repentance, la purification, le combat moral, l'effort, l'échec et le nouveau départ, voilà l'humus de la vertu, et non la confiance en soi qui s'envole : Je vais bien, tu vas bien ! C'est pourquoi la prière et le culte sont aussi des moments de respiration : même si le monde ne déborde pas de vertu, Dieu est parfait et glorieux, et se souvenir de lui remet les pendules à l'heure. Même et surtout au milieu de la misère du monde, nous pouvons le louer et le glorifier. Toutes les traces de bonté qui découlent de la gloire de Dieu peuvent désormais être dignes d'honneur. C'est pourquoi l'Église honore d'abord et avant tout les saints, elle les élève à la plus haute "gloire des autels". Mais un chrétien n'honore pas seulement les actes extraordinaires, mais aussi les personnes qui n'ont pas la vie facile, ni avec elles-mêmes ni avec le monde, et qui pourtant n'abandonnent jamais. Car ils ont tout particulièrement besoin d'être honorés "pour s'assurer qu'ils sont eux-mêmes bons". En cas de mépris ou même de dédain, ils abandonneraient sans doute définitivement et s'enfonceraient dans la fange. Enfin, le chrétien sait qu'il ne peut y avoir d'honneur que pour des actions honorables, c'est-à-dire pour le bien, le juste et le sacré. La communauté des croyants dans l'Église devrait donc toujours éveiller ce sens entre eux, l'encourager, le renforcer et le distinguer de toute fausse louange qui ne conduit que sur des chemins de traverse. C'est ainsi que l'Église devient cette coexistence de personnes intelligentes et avisées dont parlaient les philosophes.

**L'honneur en pratique**

Voilà pour les principes. Mais qu'est-ce que cela signifie en pratique ? Lire la notice de la potion magique, sur laquelle sont décrits les ingrédients et les effets, est une chose. Mais l'ingérer et en ressentir les effets dans son propre corps en est une autre. Dans son propre corps, l'honneur se manifeste par des signes extérieurs d'estime :

* en paroles de louange (en latin "laus"),
* mais encore plus en actes ("honor" en latin), et ceux-ci vont d'une promotion à une sérénade en l'honneur d'un jubilaire.
* Les deux contribuent à ce que quelqu'un soit publiquement honoré devant tous (en latin "gloria").

Comment honorer le christianisme en pratique ?

**1) "Mais en vérité, seul le bien doit être honoré",** oui, cela reste le fondement. "L'honneur vise toujours la vertu" (Thomas d'Aquin). La vertu seule, n'est-ce pas un peu hors du monde ? Bien sûr, la confirmation d'autres performances ou simplement l'affection spontanée font aussi partie des relations entre les hommes : l'examen passé avec mention, la prestation de travail globalement satisfaisante, le plaisir partagé, la bonne apparence ou les nouvelles chaussures chics. Et pourtant, l'honneur est encore une fois quelque chose de différent et de plus important. Il vise les derniers fondements moraux de la cohabitation humaine. C'est pourquoi il faut une séparation claire dans l'esprit et le cœur entre ce type d'honneur et toutes les autres formes de louanges, de reconnaissance, d'estime, de sympathie et d'encouragement. Je peux être passionnément dévoué à mon ami(e), mais à un certain moment, la sonnette d'alarme de l'honneur doit se déclencher : Mon amour ne doit pas me rendre aveugle à ses erreurs ou même s'il veut m'inciter à faire quelque chose d'interdit. La séparation est donc ici synonyme de hiérarchie : l'honneur et la vertu sont au sommet, ils constituent la norme, et c'est pourquoi il ne peut y avoir d'éloges pour quelque chose de mal, même s'il est rusé, réussi ou provocant. Ou encore : les louanges, la sympathie et les nombreuses autres formes d'attention sont des additifs agréables, au mieux des exhausteurs de goût dans la potion magique de l'honneur, mais pas sa substance. C'est pourquoi il ne faut jamais devenir accro et dépendant d'eux. C'est tout sauf facile et cela exige un combat de toute une vie. C'est pourquoi les pères moines ont rejeté toute forme de dépendance à vouloir plaire aux hommes. Sinon, on ne progresse jamais sur le chemin qui mène à Dieu.

2) **On rend hommage à celui qui se distingue.** Il s'agit de l'excellence, comme l'a souligné Thomas d'Aquin. Cela peut s'appliquer à de grands actes isolés comme à la grandeur morale d'une personnalité. Cela peut également se faire par rapport à moi-même : Astérix est cent fois plus courageux que moi. Ou par rapport à l'ensemble de la population, c'est-à-dire que je ne dois pas me sentir personnellement inférieur à l'autre, mais que je reconnais chez quelqu'un le fait qu'il se distingue de la foule : le petit village de Gaule est plus courageux que le reste de l'humanité. Nous avons ainsi déjà tenu le voleur qui nous rend aujourd'hui l'honneur difficile : l'égalitarisme. L'un des symptômes en est de traîner tout le monde dans la boue - dans l'art comme dans les discours sur les autres. Il ne doit pas y avoir de modèles éclatants, la seule vertu est la véracité : "Je suis un salaud comme tous les autres, mais au moins je l'assume". Et pourtant, il y a des différences, d'énormes différences même. Les gens bons, nous leur devons de les chérir "pour s'assurer qu'ils sont eux-mêmes bons" (Aristote). Car il est toujours plus difficile de viser le haut que de s'enfoncer dans la poussière et de se laisser aller. Honorer quelqu'un de supérieur est d'ailleurs le meilleur remède contre la jalousie. Car on reconnaît alors sans jalousie que quelqu'un est meilleur que soi. Du côté des supérieurs, l'une des plus belles vertus est d'avoir un regard pour l'individu qui - peut-être tout à fait insignifiant - mérite d'être mis en valeur devant tous, par exemple à l'occasion d'un anniversaire ou d'une performance particulière.

3. il existe encore un ingrédient très particulier de la potion magique, un remède secret pour une cohabitation harmonieuse : **"Rendez honneur à tous les hommes" !** (1 Pierre 2.17) et "Dépassez-vous dans le respect mutuel". (Rm 12,10). C'est authentiquement chrétien, car chaque être humain est à l'image de Dieu et possède une dignité, une unicité et une importance qui, en lui, permet de rendre gloire à Dieu lui-même. "En chaque homme, il se trouve quelque chose en vue de quoi un autre peut le considérer comme supérieur", dit l'une des phrases géniales de Thomas d'Aquin. Un chrétien est donc inventif dans ses relations avec les autres, ou mieux encore : il voit plus profondément, il a des yeux entraînés à voir ce qui est bon en lui. Il ne s'agit pas de faire de beaux discours ou de fermer les yeux sur ses défauts, comme on raconte d'un tel pasteur qu'il a même encore loué le diable : "Je dois lui reconnaître une chose : Il est travailleur !" Non, c'est simplement le regard pour ce que l'autre a et que je n'ai pas. Si le dépressif parvient simplement à se lever le matin et à ne pas laisser les forces obscures prendre le dessus, ce dépassement de soi lui coûte certainement beaucoup plus que l'optimiste qui a déjà arraché trois arbres dans le même temps. D'une manière générale, celui qui a du mal à faire quelque chose et qui fait malgré tout au moins le premier pas mérite d'être honoré, notamment dans le sens de l'éthique chrétienne qui valorise le repentir et l'effort. Un autre exemple qui nous concerne tous : les hommes et les femmes doivent s'honorer mutuellement en tant que tels. Ce serait aussi l'alternative authentiquement chrétienne à la stricte séparation des sexes, à la burqa et au bannissement des femmes de la vie publique. Concrètement : chaque femme, qu'elle soit mère ou non, porte en elle le mystère de la vie, en est imprégnée, et doit en contrepartie porter bien des choses dont il ne se fait guère d'idée. C'est une raison suffisante pour la chérir (même si elle n'a pas l'air de sortir d'un magazine de mode). Inversement, la femme honorera l'homme, et ce en tant qu'homme. Il a les mains libres de ce que Dieu a inscrit profondément dans sa nature, il est donc libre de travailler, de conquérir le monde, de lutter pour la vie et de mettre à l'épreuve sa force et son habileté. En revanche, sa vie intérieure est souvent plutôt simple et lorsqu'il entend "Nous devons discuter de cela", il préfère se dérober. Il s'agit ici d'honorer l'homme dans ses points forts et de ne pas le traiter comme une femme empêchée - alors tout ira bien entre les deux sexes. Mais c'est surtout dans le mariage que les deux s'aimeront, se respecteront et s'honoreront. Le fait que l'autre ait lié sa vie, son bonheur, son travail, son foyer, ses pensées et ses sentiments à moi, ce grand don de la vie est et reste digne de tout honneur, même si, au fil des ans, le vernis s'est déjà bien écaillé. Un tel honneur est aussi la meilleure condition pour la fidélité.

4. **l'excellence n'est pas seulement une qualité personnelle, mais aussi une qualité professionnelle.** Elle correspond à l'honneur de la profession. L'honneur ne va pas à leur vertu personnelle, mais à la dignité de leur fonction. Il peut s'agir de parents, de grands-parents, de personnes âgées, de supérieurs hiérarchiques, de gouvernants et bien sûr de dignitaires ecclésiastiques. La protestation ? C'est justement ici que nous reconnaissons le mieux l'effet magique de la "potion magique". Car elle reconnaît l'autorité, même si elle doit peut-être critiquer la personne. "Faites donc et suivez tout ce qu'ils vous disent, mais ne vous conformez pas à leurs actes", conseille donc Jésus face à l'autorité des Pharisiens (Mt 23,3). En fin de compte, l'honneur de la profession exige toujours une attitude religieuse : En tant que dignitaire, j'honore Dieu, même si le représentant individuel se comporte de manière indigne, c'est pour moi d'abord et avant tout l'occasion de prier pour lui. D'ailleurs, c'est comme on crie dans la forêt, ça en ressort. Concrètement, les prêtres, enseignants, parents et autres supérieurs seraient meilleurs, plus dévoués, plus sûrs et plus souverains s'ils étaient portés par le respect. Car celle-ci éveille les meilleures forces, seraient la méfiance permanente, la critique corrosive et l'attitude permanente : "Qu'est-ce que tu as à nous dire" ?

**La potion magique du vivre-ensemble**

Vraiment, l'honneur est la potion magique des relations humaines. Il transforme, ennoblit, élève et éveille les meilleures forces. Mais comme tout médicament puissant, elle doit être utilisée avec précision et à bon escient, sinon elle devient un poison. "Tout pour la plus grande gloire de Dieu", cette devise des jésuites est aussi celle de tout chrétien. Pour la gloire de Dieu, il peut honorer chaque être humain, du moins sous un certain rapport. Il respecte également les ordres terrestres et spirituels et rend hommage à ceux qui détiennent légitimement l'autorité, même s'ils ne le méritent pas personnellement. Pour lui-même, il se réjouit de toute incitation à l'honneur, mais il ne le recherche pas et ne l'extorque pas aux autres. Car il fait tout "non pour plaire aux hommes, mais pour plaire à Dieu, qui éprouve nos cœurs. [...] Nous non plus, nous n'avons pas cherché la gloire chez les hommes, ni chez vous ni chez les autres" (1 Th 2,4.6).

# Conscience - sanctuaire de la personne ou oie gargantuesque de la théologie morale ?

Beaucoup invoquée, peu connue : la conscience. Depuis peu, elle est aussi l'enfant chéri des catholiques. Une raison suffisante pour s'y intéresser de plus près. C'est vraiment dommage d'en faire une oie de la théologie morale. La conscience n'est pas une excuse pour tous les cas : C'est un cas isolé ! Oui, ce serait tragique : tout le monde parle de conscience et personne ne la respecte. Ce serait aussi dangereux que de rêver en faisant de la haute voltige. Car la doctrine catholique de la conscience est filigrane et précise, c'est la seule façon de garder l'équilibre.

"Au fond de sa conscience, l'homme découvre une loi qu'il ne se donne pas à lui-même, mais à laquelle il doit obéir et dont la voix l'appelle toujours à aimer, à faire le bien et à s'abstenir de faire le mal, et, si nécessaire, résonne aux oreilles de son cœur : fais ceci, évite cela" (Gaudium et Spes 16).

**Qu'est-ce qui ne l'est pas ?**

Qu'est-ce que la conscience - ou d'emblée la question plus gratifiante : qu'est-ce qu'elle n'est pas ?

1. L'autodétermination, donc la liberté de *conscience* ? Trop peu, car "la voix de la conscience"[[1]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftn1) se présente justement comme un vis-à-vis. Elle me réveille là où je dors, elle m'avertit là où je m'égare, et elle ne peut pas être réduite au silence là où je veux justement déterminer moi-même ce qui est juste pour moi. Donc ne jamais dire : "J'ai lutté avec ma conscience, mais à la fin, je suis resté vainqueur".
2. *Un panneau d'avertissement :* "Je suis un cas isolé" ? (Ce genre de panneau est d'ailleurs récemment installé de manière inflationniste dans les bâtiments d'enseignement catholiques). Non, justement le contraire : la conscience m'oriente personnellement vers ce qui est bon et mauvais pour tous. Dans cette mesure, la conscience ne me tient pas simplement à l'écart des commandements universels de Dieu, mais elle élève en leur nom, précisément en moi, leur exigence inconditionnelle : "Dans la conscience, on reconnaît admirablement cette loi qui trouve son accomplissement dans l'amour de Dieu et du prochain" (Gaudium et Spes 16, cf. Mt 22,37-40 ; Gal 5,14). Si le discours de la conscience de l'un peut se distinguer de l'autre, ce n'est donc pas parce qu'il sape d'une manière ou d'une autre les commandements donnés, comme s'ils n'étaient que des idéaux jamais tout à fait atteignables ou une simple matière première qu'il faudrait tailler sur mesure dans chaque situation particulière. Non, cette maxime s'applique justement à elle-même ces commandements objectifs et immuables. Le fait que la conscience commande parfois ceci à l'un et cela à l'autre s'explique par quatre autres raisons : (a) La personne, la situation et les biens en jeu sont différents : le maître-nageur doit se jeter à l'eau pour sauver l'enfant dans le bassin de 5 mètres, mais pas le non-nageur. (b) La conscience peut se tromper - mais nous y reviendrons plus loin. (c) Il y a des décisions personnelles qui, par nature, doivent être différentes pour chacun. En font notamment partie le choix personnel d'une profession ou d'un état (mariage ou non ; aussi : ce partenaire ou pas ; une vocation spirituelle), mais aussi les incitations intérieures de l'Esprit Saint à faire quelque chose de particulier, qui ne relève pas simplement d'un commandement, par exemple assister un malade. (d) Enfin, chaque personne a des valeurs particulières qui lui imposent quelque chose qui vaut pour elle, mais qui n'est pas pour autant valable pour les autres. Par exemple, une personne est végétarienne pour des raisons de protection des animaux ou une autre s'engage particulièrement pour les réfugiés parce que l'expulsion et la nouvelle patrie ont joué un rôle important dans sa famille.
3. *Un filtre ?* C'est-à-dire une description un peu plus noble du fait que chacun veut être heureux à sa manière ? C'est-à-dire qu'il a ses préférences, ses goûts et ses objectifs et qu'il revendique en conséquence le droit de mener sa propre vie ? Je n'ai rien contre la coloration personnelle du bonheur, mais la conscience oppose au "l'essentiel, c'est que vous vous amusiez !" quelque chose de tout à fait différent : "Fais le bien et évite le mal" ! Quoi que je fasse, j'ai une responsabilité morale ultime. Ce qui signifie pour l'homme de foi : je me tiens devant Dieu et je dois lui rendre compte de toutes mes actions[[2]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftn2) : "Seigneur, tu m'as sondé et tu me connais. Que je sois assis ou debout, tu le sais. Tu lis de loin dans mes pensées" (Ps 139,1 sq.). Selon la conviction chrétienne, la condition des damnés en enfer en est une preuve amère. Le pire pour eux est le ver amer de la conscience qui ne meurt pas dans l'éternité et qui leur reproche : "C'est vous-mêmes qui vous êtes amenés ici !"
4. *La liberté de conscience ?* Cette notion, enfin, est issue de la sphère juridique. Les démocraties modernes sont basées sur les droits de l'homme. C'est pourquoi elles laissent à l'individu une marge de manœuvre pour s'épanouir selon sa conscience. Personne ne doit être discriminé en raison de ses convictions. La liberté de religion individuelle est une variante importante de la liberté de conscience. Bien sûr, le bien commun et le droit d'autrui limitent souvent cette liberté de conscience, par exemple lorsque des membres de sectes veulent interdire à leurs enfants des transfusions sanguines qui pourraient leur sauver la vie.

Des pistes dans chaque direction - laquelle est la bonne ?

**"La voix de Dieu dans le cœur"**

"Car c'est du dedans, du cœur des hommes, que viennent les mauvaises pensées, la fornication, le vol, le meurtre, l'adultère, la cupidité, la méchanceté, la fourberie, la débauche, l'envie, le blasphème, l'orgueil et la déraison. Tout ce mal vient de l'intérieur et rend l'homme impur" (Mc 7,21-23).

Grâce à la méthode négative, nous nous sommes déjà un peu rapprochés de ce qu'est la conscience positive. C'est ce que nous avons déjà compris : C'est une voix au fond de soi, personnelle et unique, et en même temps, cette voix se présente à moi, représente l'exigence des commandements et me dit avec une autorité ultime ce que je dois faire et ne pas faire (ou aussi après l'acte : si c'était bien ou si je dois ressentir des "morsures" de conscience[[3]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftn3) pour cela.) Comme cette expérience exprime bien la parole simple de la conscience comme voix de Dieu dans le cœur (ou plus exactement, avec J. H. Newman, l'*écho* de la voix de Dieu, car c'est bien la propre raison humaine qui s'exerce dans la conscience) ! Elle accomplit ainsi une double tâche : le bien et le mal deviennent la voix de mon for intérieur et j'ai un critère pour la gestion des obligations extérieures.

Lorsque Dieu a créé l'homme, il a placé en lui un germe divin, une étincelle plus vivante et plus lumineuse, afin qu'elle éclaire l'esprit et lui permette de distinguer le bien du mal. Il s'appelle conscience et c'est la loi naturelle" (Dorothée de Gaza, Sur la conscience)

**Une voix du fond de mon cœur**

L'exigence éthique n'est pas quelque chose d'extérieur, mais elle s'élève du cœur de ma personne : "La conscience est le centre et le sanctuaire les plus cachés dans l'homme, où il est seul avec Dieu, dont la voix se fait entendre dans cette partie la plus intime de lui-même" (Gaudium et Spes 16). Sans exagérer, on peut dire : "Je *suis* ma conscience". Là encore, c'est le jugement dernier qui le montre le plus clairement. Les images anciennes font apparaître les hommes nus devant le tribunal du Christ. C'est-à-dire que rien de ce qu'ils *ont* ne compte plus, ni les biens, ni le prestige, ni l'apparence, ni le pouvoir, seulement eux-mêmes dans leur responsabilité devant Dieu ; tout est à nu devant celui qui "examine en profondeur". Mais ce qui se passera au jour du jugement dernier devant le monde entier se produit à chaque instant au cœur le plus secret de l'homme, comme une lumière éternelle dans le sanctuaire de sa conscience : le face-à-face avec Dieu dans son exigence morale. Est-ce que je le suis ou non ?

C'est ainsi que la volonté et les instructions de Dieu s'élèvent au plus profond de moi. C'est pourquoi l'obéissance ne fait pas de l'homme un esclave. Il n'est pas une simple masse de manœuvre de lois et de commandements, comme s'il s'agissait de murs froids en béton, et qu'il devait d'une manière ou d'une autre les contourner. Non, ce qui est bon en général le devient ici pour moi personnellement, devient *ma* vérité et *mon* devoir. Si je veux être fidèle à moi-même, je dois suivre cette voix. La philosophie chrétienne l'a expliqué par une magnifique distinction. Selon elle, le noyau de la conscience ("conscientia") est la conscience originelle, la "synderesis". Thomas d'Aquin devient alors presque mystique, tant elle représente pour lui la pointe de l'esprit humain. Avec elle, l'homme entre véritablement dans la sainte proximité de Dieu. Tout homme, car la conscience originelle lui est donnée par sa nature. Dans une intuition simple et originelle, il regarde tous ses actes du point de vue de leur valeur morale. Cette "synderesis" est pour ainsi dire l'appareil de vision nocturne qui éclaire même la situation la plus sombre et la plus impénétrable afin de déterminer où se situent le bien et le mal. En même temps, comme l'a souligné l'école franciscaine autour de Bonaventure, elle donne à la volonté une *poussée* constante vers le bien et une répulsion pour le mal. On peut en faire quotidiennement l'expérience dans sa propre chair, à savoir dans la joie du bien. Elle fait partie des humeurs les plus belles et les plus pures de l'homme : la "grande joie de ceux qui craignent Dieu (magnum gaudium piorum)" et la "tranquillité du cœur (tranquillitas cordis)"[[1a]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftn1). L'éducation des générations précédentes était sévère. Mais elle était sage lorsqu'elle savait éveiller en toute chose la joie de la vertu. Ainsi, ce qui était sévère devenait doux et ce qui était difficile devenait léger, presque comme par magie, car ce n'est qu'en faisant le bien qu'un homme est pleinement lui-même. Par exemple, lorsque je soigne un conjoint malade, année après année, et que des voix amères s'élèvent peut-être ("Tu as vraiment tiré le gros lot ! Regarde comme les autres vivent dans l'insouciance, et toi... tout ce fléau... Et qu'est-ce que tu en retires ? Souvent que des jérémiades et des plaintes !"), alors la conscience se dresse contre cela. Ce qui est formidable, c'est qu'elle ne se contente pas de m'exhorter strictement au devoir et à la fidélité jusqu'au bout, mais qu'elle me sourit, me console et me donne des forces au-delà de mes forces humaines. Et comment ? En ce que, sans réfléchir longtemps - a fortiori sans faire le calcul "à quoi cela me sert-il ? - je sais : "C'est bien ainsi. Cela correspond à ce que je suis profondément. C'est pour cela que je suis sur terre. Si la santé m'a été donnée, c'est pour que j'aie les mains libres pour aider". Oui, la voix de Dieu dans le cœur parle le langage de l'amour, et quand je l'entends, je fonds, même si ce qu'elle demande peut sembler difficile.

Oh, pour bénéficier de mille ans de fêtes mondaines, je n'aurais pas donné dix minutes de mon insignifiant service de charité.... (Thérèse de Lisieux)

**Une référence pour toutes les exigences extérieures**

Mais dans la conscience, les lois et les commandements extérieurs se trient aussi selon qu'ils sont humains ou divins :

(a) *Les ordres humains :* Qu'est-ce qui n'est que statut humain, ordre terrestre, peut-être même simple dictature de l'homme ? Face à cela, la conscience crée une distance et un espace de liberté. "Ma conscience vaut plus pour moi que les paroles des gens", dit Cicéron pour illustrer la dignité et la force de caractère du consciencieux[[4]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftn4).

* D'une part, la conscience *évalue* ici la portée de ces ordres, c'est-à-dire si quelqu'un est effectivement tenu de les respecter dans une situation donnée - on pense ici aux résistants du 20 juillet 1944 et à leur lutte pour savoir si l'assassinat d'un tyran est également autorisé contre les devoirs envers la puissance publique ou, dans le cas des soldats, contre leur serment d'allégeance à Hitler. Mais cela peut aussi être beaucoup plus quotidien, par exemple dire : "Je dois conduire ma femme très rapidement à l'hôpital à Wehen, je peux aussi griller le feu rouge après avoir regardé une fois à droite et à gauche".
* D'autre part, il mesure la qualité morale de ces ordres. Il y a des règles, des attentes et des habitudes qui sont mauvaises, et il ne faut pas les suivre au sens propre du terme - nous avons abordé ailleurs les questions épineuses de la [participation à quelque chose de mal](http://new.awollbold.de/mitgefangen-mitgehangen-die-mitwirkung-bei-etwas-boesem). Même si des parents, des enseignants, des supérieurs ou des amis me demandent de faire quelque chose de mal, je ne dois jamais le faire. La parole d'or des apôtres s'applique ici : "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes" (Actes 5,29). Cela vaut d'ailleurs aussi pour les dispositions ecclésiastiques, dans la mesure où elles ne reflètent pas uniquement le droit sacré de Dieu, comme c'est le cas par exemple pour les sacrements, mais qu'elles sont faites par les hommes.

(b) *Les ordres et les commandements divins :* En revanche, tout ce que Dieu a placé dans la nature de l'homme (la loi naturelle, la "lex naturae") ainsi que l'ordre de la rédemption dans l'Église, la parole et les sacrements (la "lex gratiae") est quelque chose de très différent. C'est particulièrement important dans les discussions actuelles au sein de l'Église catholique, car cela n'est pas toujours bien compris. C'est là que Dieu lui-même entre dans mon intérieur avec sa sainte volonté. Ici, la conscience ne crée pas une distance, mais une proximité, et je me confonds en quelque sorte avec les instructions du Seigneur. C'est pourquoi ces commandements lient toujours et sans exception, plus précisément : en négatif, ils tracent une ligne rouge par rapport à ce que je ne dois jamais faire (par exemple, ne jamais mentir), et en positif, ils me demandent comment je peux les réaliser dans une situation donnée (par exemple, dire la vérité, mais aussi, dans certaines circonstances, mieux me taire ou répondre de manière évasive).

Inimitable, Thomas d'Aquin l'a formulé, mais c'est en substance l'enseignement général déjà des Pères de l'Église[[5]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftn5) : "conscientia est lex intellectus nostri, quae est lex naturae. - La conscience est la loi pour notre raison, c'est-à-dire la loi naturelle". La légalité, l'ordre de la nature et l'exigence morale qui s'y trouve sont créés par Dieu lui-même. Elles sont tout à fait bonnes et parfaites, il n'y a en elles aucun défaut ni aucune imperfection. C'est pourquoi ils s'appliquent à tous les hommes de tous les temps, sans exception. Les Dix Commandements en sont la formulation inégalée. Mais le point décisif est le suivant : cette loi naturelle ne frappe pas l'homme de plein fouet, de l'extérieur, comme un coup de marteau. Dans la conscience, elle devient en effet la loi intérieure de chaque être humain. Le macrocosme et le microcosme, le monde et la personne, l'extérieur et l'intérieur, se correspondent parfaitement. Pour celui dont l'esprit n'est pas obscurci par le péché, la loi naturelle sera aussi tout à fait raisonnable[[6]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftn6), c'est-à-dire que si je veux être fidèle à moi-même, je la suivrai. Thomas a ainsi traduit en langage philosophique la joie biblique de l'instruction du Seigneur : "Car la parole est tout *près* de *toi*, dans ta bouche et dans *ton cœur*, pour que tu la mettes en pratique" (Deut 30,14, cf. Rm 10,9).

Jusqu'ici, c'est merveilleux. Malheureusement, après la chute d'Adam, la raison concrète est tout de même souvent marquée par de nombreuses autres influences qui perturbent cette harmonie parfaite. Cela peut conduire à des tourments de conscience, à l'incertitude dans les décisions, à des "évidences" dans certaines cultures comme la polygamie ou l'esclavage, qui sont en contradiction avec la loi naturelle, mais aussi à l'erreur et finalement au péché pour une conscience complètement endormie. Pourtant, celui qui n'est pas complètement corrompu y a encore une étincelle de la lumière des anges. Il reste sensible au bien.

"... que l'exigence de la loi est inscrite dans leur cœur ; leur conscience en rend témoignage, leurs pensées s'accusent et se défendent mutuellement (Rm 2,15).

**Conscience pratique**

Comment la conscience procède-t-elle concrètement ? En s'inspirant à nouveau de Thomas d'Aquin, on pourrait suivre quatre étapes :

1. *Synderesis :* Lors de mes réflexions avant une action ou en y repensant, j'allume d'abord mon "appareil de vision nocturne" - certainement en demandant à être éclairé. Ce faisant, j'oriente toutes mes pensées, mes sentiments, mes regards et mes perceptions vers le bien, en fin de compte vers Dieu et sa sainte volonté, source de tout bien.
2. *Le regard vers le haut :* Maintenant, je m'affermis dans les principes, c'est-à-dire dans mon amour et ma fidélité à Dieu, et je m'assure de ses commandements et de son appel (*ratio superior*, c'est ce que Thomas appelle cela).
3. *Le regard dans le concret :* je regarde maintenant la situation individuelle et tout ce qui y est impliqué. Des questions telles que "A quoi bon ?" peuvent tout à fait jouer un rôle (la *ratio inferior* de Thomas).
4. *Le chemin vers l'action :* la conscience réfléchit, mais elle déclenche un comportement. Avant l'action, cela signifie décider de ce qui est bon et juste, après l'action, se conforter dans le comportement choisi ou, sinon, le regretter et prendre une bonne résolution[[7]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftn7).

**La conscience qui se trompe**

"L'erreur est humaine". La conscience aussi peut se tromper. Pas son sens moral lui-même, la *synderesis,* mais son application concrète à un cas. Certains trouvent cela très pratique : "Il se peut que je fasse en fait quelque chose de mal. Mais je vois les choses différemment, et je peux faire appel à ma conscience. Je suis ainsi hors de cause". Ce serait une dangereuse auto-illusion et une forme coupable de conscience erronée. Extrêmement dangereuse, car mon salut peut en dépendre. En revanche, la conscience qui se trompe serait exempte de culpabilité si quelqu'un s'efforçait honnêtement d'avoir un avis fiable sur sa conscience. Voici donc quelques indications sur la conscience qui se trompe et sur la manière de l'aborder.

1. *La formation de la conscience :* La conscience doit toujours rester ouverte à la correction. Il ne faut jamais éteindre l'"appareil de vision nocturne" : "Maintenant, j'en sais assez" ou même "La façon dont je vois les choses sur le moment me convient le mieux. C'est pourquoi je ne veux plus y réfléchir". La formation permanente de la conscience est une partie nécessaire de la décision de conscience (cf. CEC 1783-1785). Elle reste en dialogue - d'abord avec Dieu, puis aussi avec ceux qui m'interprètent sa volonté de manière authentique. Ce n'est qu'ainsi que l'on trace une limite à la dictature du "on", de l'usage actuel ou de l'habitude du mal, qui est devenu une évidence dans mon environnement. De même, cette formation de la conscience exige une conversion constante, c'est-à-dire une sortie de tout aveuglement dû à l'orgueil, à la justice personnelle, à la sensualité, à un faux attachement ou au manque de courage de s'opposer à la tendance. Ce n'est que peu à peu et au prix de nombreux échecs que l'on parvient à l'attitude qui consiste à s'interroger en toute chose sur Dieu et sa volonté, qui parle dans son Église. Ce n'est certainement pas une invitation au scrupule. Rester ouvert signifie utiliser les moyens habituels, ne pas se déstabiliser constamment. Les moyens ordinaires, cela signifie pour le chrétien d'intérioriser les commandements et leur application dans les domaines les plus importants de la vie, de bien connaître l'enseignement de l'Eglise, de regarder attentivement ses propres actions et de faire un examen de conscience quotidien, de faire de temps en temps un "grand nettoyage", par exemple lors d'une retraite ou avant une confession, de prier pour être éclairé lors de décisions difficiles et de demander conseil à des personnes fiables.
2. Cette ouverture implique de la part d'autres personnes, mais surtout de responsables (parents, éducateurs, mais surtout de responsables ecclésiastiques comme les évêques et les pasteurs), l'obligation de "[correctio fraterna](http://new.awollbold.de/correctio-fraterna) (correction fraternelle)", de *rendre les personnes concernées attentives à leur erreur*. Bien sûr, cela ne peut se faire que dans la mesure du possible (parfois, les responsables doivent même se taire sagement), mais ils y sont fondamentalement obligés par leur fonction et leur mission. Même si quelqu'un s'en tient à sa décision de conscience erronée, les responsables n'ont pas le droit d'annuler ainsi des éléments de l'ordre public (par exemple les conditions de réception des sacrements). On peut respecter une décision de conscience erronée, mais par nature, elle n'engage que la personne concernée, pas les autres, par exemple les prêtres avec leur propre responsabilité en tant que pasteurs et administrateurs des sacrements. On ne peut pas, par exemple, exiger de recevoir la communion en invoquant sa propre conscience.
3. *Les garde-fous* importants *pour les décisions difficiles* sont : (a) Je ne dois jamais faire quelque chose de mauvais en soi (par exemple mentir ou commettre un adultère) pour faire le bien. La fin ne justifie pas les moyens. La [discussion](http://new.awollbold.de/amoris-laetitia-ist-nun-alles-klar) autour du chapitre 8 d['"Amoris laetitia"](http://new.awollbold.de/zur-diskussion-um-amoris-laetitia) a justement montré que de nombreuses idées bien intentionnées sur l'acceptation du second mariage après le divorce échouent sur ce rocher. (b) Une opinion qui va à l'encontre d'un enseignement définitif de l'Eglise ne peut jamais constituer un cas de conscience certain pour un chrétien catholique. (c) La règle d'or ("Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse"), associée à un véritable amour de Dieu et du prochain, est le meilleur point de repère pour une orientation rapide.

**Presque comme les anges**

La conscience, la voix de Dieu dans le cœur, le sanctuaire de la personne, l'instance ultime, la dignité et le sérieux de chaque individu - oui, l'enseignement catholique a de grandes choses à dire à son sujet. Thomas d'Aquin disait même que c'est dans la conscience originelle que l'homme est le plus semblable aux anges, car il y est protégé par son sens du bien et donc, en fin de compte, par son orientation vers Dieu. Comme il est merveilleux de découvrir sa propre conscience : Ce n'est pas ma sensualité, mes besoins, mon intérêt personnel ou la simple habitude qui me dominent, je ne me noie pas dans la masse, je ne vis pas sans réfléchir devant moi, non, dans tout ce que je fais, je me redresse, je me place devant Dieu et je lui demande : "Que veux-tu, Seigneur, que je fasse ?" (Actes 9,6).

[[1a]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftnref1) *[Augustin,](http://www.awollbold.de/gewissen" \l "_ftnref1)* [Sermo 270 : PL 31,1242 ; Enarr. Pss. LIII : PL 36,625.](http://www.awollbold.de/gewissen" \l "_ftnref1)

[[1]](http://www.awollbold.de/gewissen" \l "_ftnref1) La Stoa développe déjà l'idée que l'esprit du monde habite l'esprit humain par la voix de la conscience, comme une étincelle : "homines divini esse spiritus, partem ac veluti scintillas quasdam astrorum in terram desiluisse. - Les hommes seraient des esprits divins, comme si des étincelles d'étoiles avaient sauté sur la terre" *(Sénèque,* Ep., 41,2, cf. Ep. 81,20). - Pour les sources non chrétiennes, je suis la contribution dense de *Hans Reiner,* art. "Gewissen", in : HWPh 3, 575-592.

[[2]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftnref2) "Car l'homme a une loi inscrite par Dieu dans son cœur, à laquelle il est digne d'obéir et selon laquelle il sera jugé" (Gaudium et Spes 16, cf. Rm 2,14-16). - Ce chapitre de "Gaudium et Spes" résume de manière succincte mais sûre la doctrine catholique de la conscience ; voir le CCC 1776-1802, plus complet et plus instructif.

[[3]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftnref3) Cicéron parle déjà de quelqu'un qui est mordu par la conscience ("morderi conscientia", Tusc. IV,45).

[[4]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftnref4) "mea mihi conscientia pluris est quam omnium sermo" (Att. XII,28,2) ; c'est pourquoi " tuo tibi judicio est utendum - Appuie-toi sur ton propre jugement !" (Tusc. II,64f.).

[[5]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftnref5) La citation suivante est tirée du Quodlibet. 12,26,1 ; de même STh I-II 94,1 - Les textes les plus importants de Thomas sur la conscience se trouvent dans De veritate 15-17 ; STh I,79 ; Quodlibet. 12,26f. ; Sent. lib. 2 d. 7,1 ; 24,2 ; 39,3 ; aussi STh I-II 94 (passim sur la conscience dans la "lex naturae"). Cf. *Thomas Schwartz,* Zwischen Unmittelbarkeit und Vermittlung : das Gewissen in der Anthropologie und Ethik des Thomas von Aquin (= Dogma und Geschichte 3), Münster 2001 ; *Lisa Holdsworth,* Aquinas and the natural habit of synderesis : A response to Celano, in : Diametros 47 (2016) 35-49.

[[6]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftnref6) On en a conclu à tort que Thomas propose une doctrine morale autonome, dans laquelle l'individu peut simplement se fier à ses propres réflexions et prendre ses propres décisions. Mais c'est oublier fondamentalement que la raison est ici comprise comme un miroir de l'ordre du monde et qu'elle ne peut décider correctement que par fidélité à cet ordre.

[[7]](http://www.awollbold.de/gewissen#_ftnref7) Dans l'exécution, la vertu de prudence, qui reconnaît les moyens adéquats pour atteindre la fin, s'y ajoute. Dans la discussion récente, ce qui est dit là est parfois confondu par erreur avec la doctrine de la conscience proprement dite (cf. aussi *Michael Mager,* Gewissen und Klugheit. Das Verhältnis des Gewissensaktes zu den Akten der Klugheit in der Handlungstheorie bei Thomas von Aquin [= Pontes 3], Münster 1999).

# Jeûner - mais comment ?

Il est bon de prier et de jeûner, d'être miséricordieux et juste (Tob 12,8)

**Jeûner comme il plaît au Seigneur**

"L'amour passe par l'estomac". Comme c'est vrai ! L'amour pour Dieu aussi. On le montre quand on fait quelque chose de beau pour lui. Par exemple en jeûnant. Le jeûne - qu'est-ce que c'est ? Comment cela fonctionne-t-il ? Quelles sont les possibilités ?

1. *le jeûne est le fait de se priver temporairement de nourriture et de boisson pour l'amour de Dieu.* Bien sûr, cela n'exclut pas de le faire pour la santé, pour la ligne, pour la protection des animaux ou contre la baisse du porte-monnaie. C'est justement l'astuce de la vie chrétienne : On pense faire quelque chose de difficile pour l'amour de Dieu, et en fin de compte, la vie devient plus facile. Et en plus, la vie éternelle est gratuite. Si ce n'est pas un encouragement !   
2) *Le véritable jeûne consiste donc à ne rien manger pendant un certain temps*, c'est-à-dire à sauter un seul repas ou à s'abstenir de nourriture pendant plusieurs semaines. Il existe des milliers de guides sur la manière de le faire sainement et même de le rendre sain (et, en cas de doute, le bon docteur). Je déconseille de renoncer à boire, même si les anciens moines le recommandaient fortement contre la convoitise désordonnée, pour ainsi dire comme cure radicale. La bière de jeûne n'est pas non plus un substitut à la nourriture ; nous ne pouvons plus nous permettre aujourd'hui de vaquer à nos occupations pendant la journée en étant légèrement "engourdis". Il est préférable de boire de l'eau minérale et des infusions (même pour rester au chaud).   
3) *Il existe quelques variantes de ce véritable jeûne. -*   
Le classique est le **jeûne,** c'est-à-dire ne rien manger de solide pendant quelques heures ou quelques semaines. C'est donc la grande solution. Après quelques difficultés initiales, celui qui s'y prend correctement n'a généralement plus du tout de sensation de faim intense, il est plus éveillé, plus concentré et plus sensible. Le corps et l'âme sont purifiés. Mais ce n'est évidemment pas pour tout le monde ("et nous le prenons très au sérieux, même pour la femme de tout le monde") : Chez l'un, la circulation sanguine fait des siennes, chez l'autre, cela ne convient pas à la vie professionnelle ou familiale et le troisième (moi y compris !) est plutôt un cœur de lièvre en matière de jeûne. -   
Pour ces derniers, il existe aussi la **période de jeûne avec modération.** On réduit la quantité de nourriture quotidienne ("Hourra !", s'exclament maintenant les nutritionnistes et les cuisiniers de régime). Classiquement, cela signifie : un repas rassasiant par jour (pas de double ration ou de pâtisserie grasse jusqu'à l'écœurement, bien sûr) et sinon seulement une petite collation. Variation : FDH ("Fr... la moitié !"), juste un peu plus élégant, par exemple low-carb (réduire les glucides, par exemple avec des tranches de pain plus fines ou des pâtes à base de courgettes) ou principalement avec de la salade et des légumes sur la table. C'est à peu près à la portée de tout le monde, il suffit de le vouloir. L'Église catholique impose ce jeûne deux jours par an, le mercredi des Cendres et le Vendredi saint. Mais il se prête également aux vendredis, en particulier ceux du Carême. -   
Le dernier cri est [**le "jeûne intermittent"**](http://intermittent-fasting.de/). Il s'agit d'un jeûne périodique, c'est-à-dire environ un jour sur deux, une fois par semaine ou à chaque fois du soir jusqu'à l'après-midi du lendemain. D'un point de vue chrétien, il s'agit là aussi d'un vieux concept. On connaît le jeûne du vendredi (et éventuellement du mercredi) ou le non-jeûne, c'est-à-dire le renoncement à la nourriture jusqu'au non, la prière de la neuvième heure (15 heures), et traditionnellement des dizaines de jours de jeûne particuliers, par exemple la veille de grandes fêtes.   
4) *La société d'abondance a découvert le jeûne de luxe, c'*est-à-dire le renoncement aux stimulants comme l'alcool, le café, le chocolat, les snacks et la nicotine. C'est pratiquement toujours possible, cela ne coûte rien d'autre que de se surmonter (mais c'est parfois étonnamment grand : c'est le signe que quelque chose est déjà en route quelque part entre la bonne habitude et la dépendance), et au final, le budget du ménage et le corps du frère se réjouissent ensemble. Cela a du sens sur une longue période, comme les quarante jours du Carême. Se priver uniquement entre ce verre et le suivant serait en revanche une plaisanterie plutôt fatigante. Le jeûne en voiture, le renoncement à la télévision ou à Internet, au plastique ou aux produits génétiquement modifiés sont louables, mais dépassent en fait le cadre du jeûne proprement dit.  
*5) Le jeûne devient religieux par une intention juste, c'est-à-dire pour l'amour de Dieu.* On peut aussi l'associer à une intention particulière, par exemple prier pour la réussite d'un examen, la guérison d'une maladie, la fin de la guerre civile en Syrie, en période de deuil, pendant une retraite ou bien sûr pour des êtres chers. Le jeûne est également un moyen efficace de préparer des décisions importantes comme le mariage ou la prêtrise et de purifier l'esprit à cet effet, ou de se préparer à une grande fête. On offre alors à Dieu le sacrifice que représente pour soi le fait de se priver de nourriture et on lui demande de nous exaucer. Comme nous l'avons dit, cela n'exclut pas d'y associer d'autres intentions, si celles-ci sont bonnes. Alors, la santé, l'apparence ou la solidarité avec les pauvres du monde, oui, mais faire étalage de sa propre vertu, regarder de haut les ratés qui n'y parviennent pas ou chercher à énerver un peu ceux qui vous préparent les repas, non ! "Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre comme les hypocrites. Ils se donnent un air morose pour que les gens remarquent qu'ils jeûnent. Amen, je vous le dis : ils ont déjà reçu leur récompense" (Mt 6,16). Le jeûne est bon en soi, et c'est pourquoi il est préférable de le faire discrètement et de ne pas le crier sur tous les toits. Cela ne fait qu'oppresser les autres et donne l'impression de vouloir les culpabiliser sur un sujet qui ne relève que du choix personnel de chacun. Donc en secret, pour l'amour de Dieu, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra (Mt 6,18) - sinon, tout le bénéfice est perdu, et au final, on n'écrit même pas un zéro noir.   
6) *Un jeûne que je promets à Dieu par un vœu est doublement précieux aux yeux de Dieu, par exemple* : "Je fais le vœu de ne pas consommer une goutte d'alcool pendant ce temps de jeûne". Dans ce cas, la valeur ne réside pas seulement dans le jeûne lui-même, mais aussi dans la promesse et la fidélité dans son exécution. Revers de la médaille : si je romps ma promesse, cela ne plaît pas vraiment à Dieu. Donc : "éprouve donc qui s'engage pour toujours - ou même seulement pour une période de jeûne" ! Autre chose est la sagesse dans l'exécution, que ce soit avec ou sans vœu. Quelqu'un m'a préparé un merveilleux dessert avec beaucoup d'amour, et à la première bouchée, je constate : il y a une liqueur dedans ! Alors, s'il vous plaît, ne recrachez pas ou ne continuez pas à manger ! Les égards et l'amour du prochain comptent ici plus que la fidélité aux principes. Il est également sage de ne pas faire souffrir les autres de ma vertu, par exemple en oubliant de faire savoir à l'avance à une table étrangère ce à quoi je renonce.   
7) *Le jeûne devrait être intégré dans une vie religieuse globale.* "Il est bon de prier et de jeûner, d'être miséricordieux et juste" (Tob 12,8). Ainsi, pendant le temps où l'on prendrait normalement un repas, on peut faire un temps de prière ou donner l'argent économisé à des personnes dans le besoin.   
8) *Jeûner ensemble est plus facile.* L'encouragement mutuel, le rendez-vous ou même le rappel par SMS ou appel téléphonique, voire la rencontre régulière avec une prière et une tasse de thé dans un groupe de jeûneurs aident à persévérer et même à développer du plaisir. Il est d'autant plus important de ne pousser personne à le faire. La condition sine qua non est de dire : "Je participe volontiers", sinon le râleur est déjà dans le coup.

# La complicité dans le mal

On peut faire le mal soi-même, mais parfois on ne fait que participer au mal des autres. Vraiment "seulement" ? Participer au mal, c'est à moitié mal ? De sorte que je dois tout au plus avoir un peu mal au ventre, mais pas de réelles préoccupations ? Ou est-ce que je me simplifie la vie ? En effet, participer à quelque chose de mal n'est pas si simple. Dans la vie moderne, on est plus souvent dans l'embarras qu'on ne pourrait le croire. En voici quelques exemples :

* Que je mange de la viande bon marché, de la viande bio ou pas de viande du tout a une influence sur les conditions d'élevage des animaux, même si je n'ai jamais mis les pieds dans un élevage de poulets ou une porcherie.
* Lors de l'achat, il ne suffit pas que le produit soit séduisant et que son prix soit correct. Il ne faut pas non plus qu'il soit issu du travail des enfants, qu'il contienne des quantités énormes de pesticides ou que les croix sur les images d'églises grecques soient effacées sur l'emballage. "Ce que je ne sais pas ne m'intéresse pas" ? Non, c'est trop facile.
* Autre exemple : notre bande entreprend une virée alcoolisée, mais je reste sobre parce que je prends le volant. Est-ce que je ne contribue pas ainsi à ce que les autres puissent s'enfoncer en toute tranquillité à la Wiesn (ou au plus tard à l'After-Wiesn-Party) ?
* Le thème de la participation à quelque chose de malsain sur le lieu de travail nous hante encore plus : selon les instructions de mon chef, je dois accepter des rendez-vous pour la semaine prochaine, que nous ne tiendrons certainement pas. Je travaille dans un hôpital où l'on pratique des avortements. Dans la pharmacie, je distribue des produits que je refuse par principe. En tant qu'officier d'état civil, je dois confirmer devant l'État des unions qui, selon mes convictions, n'ont aucune bénédiction devant Dieu. En tant que parlementaire, je n'ai de comptes à rendre qu'à ma conscience, mais en réalité, la discipline stricte du parti et les contraintes de la faction prévalent - le spleen de la conscience en est la conséquence.
* Mais même dans notre vie privée, nous ne sommes pas tranquilles face à ce sujet : nous regardons des films ensemble à la maison, que je dois refuser, mais le soir, on ne veut plus se disputer, n'est-ce pas ? C'est là que mon partenaire m'entraîne à faire des choses qui ne sont pas correctes. Et, et, et...

Ce sont toutes des formes de participation à quelque chose de mal, de pécheur, de moralement mauvais. "Fermer les yeux et passer à travers n'est pas une solution. Je me rendrais alors complice. Il faut donc ouvrir les yeux et clarifier la situation : quand puis-je collaborer, quand ne puis-je pas ? La morale catholique a élaboré des solutions au problème de la participation à quelque chose de malfaisant. Elles se distinguent par trois avantages :

* Ils sont *raisonnables.* Ce n'est qu'au premier abord qu'elles semblent un peu compliquées. En réalité, elles sont évidentes et correspondent exactement à ce que le bon sens dirait.
* Ils sont *fermes sur le fond*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de compromis boiteux ici.
* Ils se distinguent par *leur sens de la mesure*, c'est-à-dire qu'ils ne mettent pas tout dans le même panier, mais proposent du sur-mesure pour chaque situation. Avec leur aide, un bon chrétien ne doit pas se retirer de tout et fonder un ermitage, mais il peut se tenir au milieu de la vie sans être forcément coupable. Car même dans un monde imparfait, il est possible de bien se comporter dans chaque situation et de ne pas devenir coupable d'une manière ou d'une autre.

**La participation - un sujet brûlant dans la vie moderne**

Le problème de la participation est encore plus pressant aujourd'hui qu'il y a cent ans. Si l'on lit les sermons et les manuels d'autrefois, il y est question d'aubergistes qui continuent à servir de l'alcool aux ivrognes, d'aides-voleurs qui retiennent les échelles lors d'un cambriolage ou de valets qui laissent la porte d'entrée ouverte le soir pour la maîtresse du maître de maison. Ce sont des scènes que nous connaissons plutôt dans les pièces populaires, les comédies et les opérettes. Par conséquent, les solutions étaient simples. Aujourd'hui, les dilemmes liés à la participation ne font plus rire, car ils semblent trop compliqués et confus. Cela s'explique par deux évolutions récentes :

1. **Le noyau de ce qui est généralement reconnu comme bien ou mal s'est rétréci.** La morale est donc considérée comme une affaire privée : "Mais je trouve ça bien". Il se peut qu'en tant que chrétien, mes cheveux se dressent sur la tête à la vue de quelque chose dont les autres disent : "Ne sois pas comme ça !" C'est pourquoi on dit trop facilement aujourd'hui : "Je ne veux pas m'en mêler, c'est à chacun de décider pour soi". On y colle ensuite l'étiquette "tolérance", et c'est tout. Mais c'est trop bon marché, car je ne peux pas donner ma conscience si je suis moi-même impliqué d'une manière ou d'une autre. Or, cette conscience sonne l'alarme dès que je suis impliqué dans quelque chose de mal, même si tout le monde trouve cela tout à fait normal. Je dois donc au moins faire comprendre à l'autre pourquoi son comportement n'est pas correct (même si c'est simplement dans un e-mail de plainte adressé à une entreprise ayant des pratiques et des produits déloyaux), sinon je me rends complice. Peut-être que j'associe aussi la critique à un délai : "Si cela ne cesse pas d'ici là et là, je quitte l'entreprise" !
2. **Grâce à la mise en réseau mondiale, je prends conscience des conditions et des conséquences de mes actes, ce qui rend le thème de la participation omniprésent :** je laisse ma voiture allumée et une tempête fait rage aux îles Fidji. Même dans des conditions qui se trouvent à 10.000 km de là, je ne peux et ne dois plus dire : "Je ne vois rien !" Au contraire, dans la mesure du possible, je vais m'informer et en tirer les conséquences. Car en tant que citoyen responsable et consommateur conscient, j'ai une part de responsabilité dans l'abolition des abus dans le monde. Bien sûr, je ne peux le faire que dans une certaine mesure, mais ce que je peux faire, je dois le faire. Ainsi, je chercherai toujours à améliorer les conditions dans la mesure du possible. La fameuse question : "Qu'est-ce qui changerait si tout le monde faisait comme moi ?" m'y aide. Ce qui nous amène au thème des critères : Quels sont les critères fiables pour participer ou ne pas participer ?

**Une double *redline***

Je dois donc participer à beaucoup de choses au quotidien, dont certaines ne me plaisent pas en raison de réserves morales. Parmi elles, il y a certainement des choses auxquelles je dois dire non. Ce fait soulève la question : Quand et à quelles conditions puis-je participer à quelque chose de moralement mauvais ?

Tout d'abord, une double *redline :* **1. je ne dois jamais vouloir moi-même la mauvaise action d'autrui, c'est-à-dire approuver son intention et y consentir ("participation formelle").** C'est ce que fait par exemple notre conducteur zéro pour mille lorsqu'il crie "Tiens !" avec enthousiasme lorsqu'on lui propose une virée alcoolisée. Il y a également participation formelle lorsque je n'ai pas expressément l'intention de faire le mal, mais que je fais quelque chose qui sert manifestement le mal, par exemple lorsqu'une banque propose des services qui, de par leur nature, servent à frauder le fisc ou à blanchir de l'argent, même si la banque n'a "que" l'intention de faire du profit. En revanche, il en va autrement de la simple "participation matérielle", c'est-à-dire sans vouloir soi-même faire le mal. Ce serait par exemple le chauffeur de taxi qui transporte les héros de la boisson. Mais cet exemple montre déjà que la frontière entre participation formelle et matérielle n'est pas facile à tracer : qu'en est-il d'un père qui les conduit à leur discothèque et les récupère parce qu'il sait exactement comment cela va se terminer ? Empêche-t-il seulement le pire (à savoir que son fils prenne le volant avec un taux d'alcoolémie de 2,3 pour mille) ou se rend-il ainsi complice ?

2) **Même si je ne fais que participer matériellement, je ne dois jamais faire quelque chose de mauvais en soi, par exemple commettre un adultère, mentir ou m'enivrer.** Car la fin ne justifie jamais les moyens. Ce que je fais moi-même ne doit donc pas être répréhensible. Là encore, la limite n'est pas facile à tracer : Qu'une banque transfère l'argent de ses clients à l'étranger semble être la chose la plus normale du monde. Mais dans le contexte de la fraude fiscale, le transfert ne devient-il pas lui-même frauduleux ?

Je reste donc à l'écart de cette ligne rouge. Est-ce que tout le reste est permis ? Non, car en soi, je n'ai pas le droit de participer à quoi que ce soit de mauvais. Si j'ai des alternatives et que je peux ainsi atteindre mes bons objectifs sans une telle participation, je dois mettre ce plan B en œuvre. Celui qui loue un appartement et qui pourrait avoir comme locataire une organisation de conseil soutenant l'avortement, mais aussi une famille normale, doit attribuer le contrat à cette dernière, mais pas à cette organisation. Point final.

Mais ces alternatives n'existent pas toujours. Il faut alors des raisons sur la base desquelles on peut s'accommoder du mal. Les exceptions à l'interdiction de participer doivent être motivées. Mais quelles peuvent être les raisons ? C'est là que la réflexion commence vraiment. Nulle part ailleurs, on ne voit d'ailleurs à quel point, selon saint Thomas d'Aquin, la qualité la plus importante de la prudence est la volonté d'apprendre. Donc, pas d'idées à l'emporte-pièce, pas de "ça va" rapide, "où est le problème ?" ou "tout le monde fait comme ça" ! Non, je tourne et retourne la question, je garde à l'esprit les évaluations du bien et du mal (par exemple dans le "Catéchisme de l'Église catholique"), je demande conseil à des amis fiables et je fais une introspection. Car j'ai une conscience personnelle, et c'est elle seule que je dois suivre. Je devrai un jour me présenter devant Dieu et rendre compte personnellement de mes actes, et je ne pourrai alors pas pointer du doigt Monsieur "On" ou cette chose sans visage appelée "les gens" ou "la majorité" en guise d'excuse.

**Quatre échelles**

Réfléchir, c'est dans notre cas peser le pour et le contre. En effet, j'accepte le mal, le cas échéant, parce qu'il y a un bien en jeu, que je ne peux obtenir que par ma participation. Il s'ensuit une pesée au sens propre du terme, car tout se résume à une balance : qu'est-ce qui prévaut, le bien que j'ai l'intention de faire ou le mal auquel je participe ? Pour trouver une solution au cas par cas, la balance tient à disposition quatre mesures d'étalonnage pour ce mal ou critères de décision. Au premier abord, ils semblent un peu compliqués. En réalité, ils sont évidents et correspondent exactement à ce que le bon sens dirait.

1. **Quel est le poids du mal auquel je participe ? Un avortement est sans aucun doute plus grave qu'une blague trop légère.** Plus le mal est grave, plus les raisons doivent être bonnes dans l'autre plateau de la balance. Très important : certains méfaits sont si graves qu'il faut éviter à tout prix toute implication. Ils touchent tellement aux fondements de la cohabitation humaine et aux commandements de Dieu que toute forme de complicité est strictement exclue.
2. **Dans quelle mesure suis-je *directement* impliqué dans le mal ?** En tant qu'anesthésiste sur la table d'opération ou simplement en tant que concierge de l'hôpital ? Plus j'en suis éloigné, plus je suis excusable. Si nous avons souligné plus haut la responsabilité globale en matière d'achats, nous en voyons aussi ici les limites réalistes : Si je me suis informé dans une mesure raisonnable sur les éventuelles implications des producteurs, je ne dois pas avoir mauvaise conscience pour chaque banane.
3. **Est-ce qu'il *dépend nécessairement* et de manière décisive de moi que le mal se produise ou suis-je facilement remplaçable ?** Si je suis irremplaçable ou si j'y participe de manière importante, j'ai une chance d'empêcher le mal ou du moins de le retarder ou de l'atténuer. Cela pèse lourd dans la balance par rapport à une participation. Car empêcher les autres de faire le mal est important, et ce n'est qu'avec des raisons très graves que l'on peut s'en abstenir. Pour ne pas être mal compris, "si je ne le fais pas, un autre le fera !" n'est pas une excuse. La remplaçabilité n'est pas un chèque en blanc pour participer. C'est pourquoi IG Farben, qui a fourni le poison Zyklon B aux camps de la mort nazis, ne peut pas s'en sortir : Si nous ne l'avions pas fourni, d'autres entreprises l'auraient fait. Ce qui compte ici, c'est que les raisons de ne pas participer pèsent encore plus lourd si le mal n'est pas fait sans moi.
4. **Ai-je une *responsabilité particulière* envers celui qui fait le mal ?** En tant que parent, ami, supérieur ou simplement en tant que personne ayant une fonction d'exemple ? Je devrais le mettre en garde ou même l'interdire, et au lieu de cela, je participe encore (pour plus de détails, voir le blog sur la "[correctio fraterna](http://new.awollbold.de/correctio-fraterna)") ?

Plus simplement, pour les quatre critères, il y a toujours quelque chose dans le plateau de la balance du mal, mais c'est parfois plus, parfois moins. Dans tous les cas, il doit donc y avoir quelque chose de bon dans l'autre plateau de la balance, qui le compense. Il est toutefois difficile d'indiquer de manière générale ce que c'est et quel est le poids de chacun. Le simple fait de dire "Je n'en veux plus !" coûte à l'un une respiration profonde et à l'autre des mois d'angoisse. D'ailleurs, les situations personnelles sont différentes : L'un s'engage fortement dans les questions écologiques et ne fera donc que du vélo. C'est merveilleux, il fait vraiment quelque chose de bien ! Mais l'autre agit aussi bien, il conduit certes encore une vieille voiture de dix litres, mais sa participation à la pollution de l'air devrait être compensée par le fait qu'il a une famille nombreuse et ne peut donc ni renoncer à des trajets fréquents en voiture, ni s'offrir une nouvelle voiture électrique.

Nous avons commencé par des questions épineuses, mais nous finissons par une surprise : celui qui se lance dans cette réflexion intelligente devient une vraie personnalité. Une personnalité réelle, mûre, qui n'est pas un simple rouage, un apparatchik, un suiveur ou un opportuniste. Quelqu'un qui ne se contente pas de calculer : "Qu'est-ce que j'en retire ?", mais qui se demande : "Comment puis-je augmenter le bien et repousser le mal" ? Et ne serait-ce pas formidable si beaucoup plus de personnalités de ce genre parcouraient la terre ?

# *Correctio fraterna* : faire de bonnes critiques

Si ton frère a péché, va le voir et réprimande-le en privé !

Parfois, j'ai envie de marcher sur les pieds de quelqu'un... mais je ne le fais pas. J'ai probablement reçu une éducation trop stricte, je suis trop craintif ou - c'est mon hypothèse - je finis par être trop raisonnable : "A quoi bon ?". Eh bien, la raison est une chose merveilleuse. Mais raisonnable peut aussi signifier le contraire : je dois marcher sur les pieds de cette personne, même si je n'en ai pas envie. La raison crée en effet de la clarté et n'est en aucun cas dans tous les cas une sorte d'entrave pour les pieds : "Que tu le fasses volontiers ou non, tu dois tout simplement marcher sur les pieds de l'autre maintenant !" Tu dois ? Oui, c'est la meilleure ligne directrice pour la critique : savoir que tu la dois à l'autre. Alors elle ne vient pas de moi, la saucisse de foie offensée, mais de quelqu'un qui a de bonnes intentions envers l'autre. Ce qui soulève naturellement la question : Quand est-ce que je dois une critique à l'autre ? La théologie a établi quelques règles précises à ce sujet. Il s'agit ici de les mettre à profit dans le contexte actuel. Elles portent la jolie étiquette de "correctio fratena", c'est-à-dire de correction entre frères et sœurs. Elle se base sur une parole de Jésus :   
"Si ton frère pèche, va le voir et reprends-le en privé. S'il t'écoute, tu auras récupéré ton frère. Mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi un ou deux hommes, car toute affaire doit être tranchée par la déposition de deux ou trois témoins. S'il ne les écoute pas non plus, dis-le à l'assemblée. Et s'il n'écoute pas non plus l'assemblée, qu'il soit pour toi comme un païen ou un publicain" (Mt 18,15-17).  
 La "Correctio fraterna" (ou "correptio fraterna") ne porte donc pas sur toutes les critiques possibles - sur le style de conduite de l'autre, sur sa performance professionnelle ou sur son commentaire sur un blog sur Internet. Elle ne traite que de la critique morale, c'est-à-dire d'un comportement fautif d'autrui. Voici quelques questions à ce sujet :

1. **quel est son motif ?** Aha, le plus important d'abord. La vraie critique vient de l'amour du prochain. Elle veut l'empêcher de faire quelque chose de mal ou l'inciter, après coup, lorsque l'enfant est déjà tombé dans le puits, à se repentir et à ne plus le faire à l'avenir. Il ne s'agit donc pas simplement de marcher sur les pieds de l'autre parce qu'il m'a marché sur les pieds ! Bien sûr, on peut faire remarquer aux autres qu'ils m'ont énervé, blessé ou ignoré. C'est légitime, mais c'est différent. Je défends ainsi mes propres intérêts, et ce n'est pas encore notre critique morale. Elle est orientée vers l'autre et veut l'aider. C'est une "œuvre spirituelle de miséricorde", une expression de l'amour actif du prochain.  
**2) Devoir critiquer est généralement désagréable. Pourquoi ne peut-on pas se dérober ici ?** L'amour du prochain n'est pas un article de luxe que l'on ne s'offre que lorsqu'on n'a rien de mieux à faire. Avec l'amour de Dieu, c'est le pain quotidien du chrétien. Si j'omets une œuvre d'amour qui m'est demandée, j'ai manqué à mon devoir et à ma mission. En d'autres termes, je pèche moi-même, même si c'est l'autre qui fait le mal. Je ne suis donc pas excusé si je trouve cela un peu difficile.  
**3) Quand dois-je parler, quand puis-je ou dois-je me taire ?** Voici tout d'abord quelques critères pour savoir quand il faut prendre son courage à deux mains et parler, que cela nous plaise ou non : -   
Il s'agit d'un *comportement gravement répréhensible,* et non pas d'une simple broutille. -   
L'autre s'est *vraiment mal comporté* ou a l'intention de le faire et je ne suis pas seulement victime d'une rumeur. Il ne faut surtout pas que l'autre ait l'impression que je me défoule sur lui ou que je profite de l'occasion pour le rabaisser.  
- La réprimande *est nécessaire pour* que la personne concernée s'améliore. Dieu merci, il sait souvent déjà lui-même qu'il a fait quelque chose de mal et regrette déjà son acte. Dans ce cas, il n'a pas besoin de mes conseils. -   
Il *n'est pas irréaliste* que la personne concernée accepte mes critiques et les prenne à cœur. Il ne s'agit donc pas de se battre contre des moulins à vent sans réelles chances de succès. Dans cette mesure, j'ai d'autant plus de devoirs si je jouis d'autorité et de confiance chez l'autre. Un supérieur doit faire une tentative même s'il n'y a qu'une chance minime de succès. -   
Il va de soi que je dois *également m'efforcer* d'éviter ce type de comportement. Sinon, ce serait : "Que vois-tu de la paille dans l'œil de ton prochain...".

**Mais quand l'expression "la parole est d'argent, le silence est d'or" s'applique-t-elle ?**

- Tout d'abord avec moi-même : Si je crains de *subir* de graves *préjudices* en raison de mon franc-parler, je suis excusé. ("Gravement" signifie ici plus qu'une mauvaise humeur momentanée ou une mauvaise opinion de l'autre à mon égard, mais je dois craindre, par exemple, d'être harcelé ou licencié par vengeance). -   
Je pars certainement du principe que l'autre *n'acceptera pas ma critique, qu'*il réagira de manière obtuse ou que ma parole ne fera que renforcer son zèle à avancer sur la mauvaise voie. -   
Parfois, parler est certes une bonne chose, mais *pas à ce moment-là.* Il s'agit d'attendre une bonne occasion. C'est bien et c'est sage. C'est aussi souvent le cas lorsque l'autre a derrière lui le fameux "tout le monde fait comme ça aujourd'hui". Il faut alors faire preuve de beaucoup de tact pour trouver le bon moment et la bonne parole. La prière pour l'illumination ou les bons conseils d'une personne de confiance sont d'une grande aide.  
 Mais parfois, ce sont aussi les intérêts de tiers qui sont en jeu. Si je me tais, ils sont en danger : ils pourraient subir des dommages immédiats ou être incités à faire quelque chose de mal, c'est-à-dire à imiter   
le mauvais comportement et à "s'offenser" ainsi du péché. Si quelqu'un a tendance à transgresser les limites lors de contacts physiques, il peut à l'avenir harceler quelqu'un ou le blesser psychologiquement. Ma critique peut peut-être aider à respecter les limites à temps. Mais même si une discussion semble sans issue, la protection des tiers entre encore en jeu. Dans tous les cas, on la mettra en garde : "Toi, fais attention à N. sur ce point ! Il a un côté faible à cet égard". Cet avertissement est alors encore plus important que la protection de la bonne réputation de la personne concernée.  
**4. comment exprimer habilement une critique ?** La critique est sensible. Elle exige du tact. C'est pourquoi la parole du maître dans l'évangile de Matthieu suggère tout d'abord le principe des quatre yeux : bienveillant, constructif, pas d'en haut, discret, avec le sens du moment et du lieu et sans exposer personne, éventuellement avec l'aide d'un tiers. Mais la sagesse n'est pas une carte blanche pour ceux qui se défilent. Mais elle sait : C'est presque toujours la manière qui détermine si l'on tombe sur des oreilles ouvertes ou sourdes. Décrivons encore quelques situations particulières : -   
Parfois, il n'y a *même pas*   
besoin *d'une parole explicite.* Il suffit alors d'exprimer ce que j'en pense par un simple jeu de mimiques : c'est-à-dire rien du tout. Ou bien il suffit de ne pas participer, c'est-à-dire de ne pas rire avec les autres ou de se lever et de quitter une assemblée "joyeuse" qui s'amuse à se moquer des absents. L'Ecclésiaste ("Kohelet") a décrit cela de manière pertinente : "Mieux vaut écouter le discours d'avertissement d'un homme instruit que d'écouter le chant des incultes ; car comme le crépitement des épines sous la chaudière, ainsi est le rire de l'inculte" (Koh 7,5 sq.). -   
Parfois, il est plus prometteur de *passer par des tiers*, c'est-à-dire par le partenaire, par les parents et les proches ou par les collègues. Si je sais de toute façon que quelqu'un de plus compétent que moi prend les choses en main, je n'ai pas besoin d'interposer moi-même mes critiques. En revanche, il est délicat de faire intervenir le supérieur hiérarchique responsable. Cela est trop facilement perçu comme un dénigrement et n'ouvre certainement pas le cœur à la compréhension et à l'amélioration. C'est déjà le cas pour les enfants et les adolescents lorsque l'on fait appel aux parents ou aux enseignants, et encore plus pour les adultes. Néanmoins, il y a des cas où cela est inévitable, notamment lorsque la personne concernée risque de nuire gravement à autrui. Même dans ce cas, il faut demander au responsable d'éveiller sa conscience et de ne pas le punir immédiatement.  
**5) Que faire si l'autre n'a pas les mêmes normes morales que moi ?** C'est la norme à notre époque pluraliste. Pourtant, il y a beaucoup de choses qui sont mauvaises et pécheresses, même si "on" le fait ainsi. Dans ce cas, je ne peux toutefois pas simplement me référer à des normes reconnues. Ainsi, la "correctio fraterna" consistera principalement à ouvrir les yeux de l'autre sur le caractère pécheur de ce qu'il considère comme juste "tout simplement" et sans trop y réfléchir. Plus facile à dire qu'à faire ! Lorsque les gens ont la majorité derrière eux, ils parlent trop souvent contre les murs. Même avec des personnes bien intentionnées, la seule réponse qui vient alors est souvent : "Mais tu es sévère !" Ma critique n'est alors que mon point de vue personnel, et on me répond donc rapidement : "Je vois les choses différemment". Les parents, les enseignants et tout particulièrement les pasteurs peuvent chanter une chanson sur la manière dont leur autorité est sapée par ce "tout est question d'opinion". Mais ce n'est pas une raison pour ne pas au moins essayer. Car "avec Dieu, rien n'est impossible".

Et toi, fils d'homme, je te donne comme sentinelle à la maison d'Israël. [...] Si tu as averti le coupable de son chemin pour qu'il revienne, et si malgré cela il ne revient pas sur ses pas, il mourra à cause de son péché ; mais toi, tu as sauvé ta vie (Ez 33,7.9)

**6. quelles sont les règles spéciales pour les supérieurs ?** Par supérieurs, nous entendons ici tous ceux qui ont une responsabilité morale envers les autres : les parents, les enseignants et les éducateurs, les pasteurs et enfin les personnes de la vie publique (du moins avec leur fonction de modèle). Tous ont pour ainsi dire intégré dans leur fonction le regard sur le comportement de ceux qui leur sont confiés. C'est pourquoi les exigences à leur égard sont nettement plus élevées. Cela signifie que : - *Même de graves inconvénients personnels,* par exemple un licenciement ou une campagne de dénigrement à leur encontre, ne justifient pas leur silence. Ainsi, Pierre et Jean confessent ouvertement devant le Haut Conseil : "S'il est juste devant Dieu de vous écouter plus que Dieu, c'est à vous d'en décider. Il nous est impossible de garder le silence sur ce que nous avons vu et entendu" (Actes 4,19 sqq.). -   
Si quelqu'un se comporte visiblement mal en public, un supérieur doit aussi *faire savoir publiquement* que ce n'est pas bien. L'enseignant de la classe vient immédiatement à l'esprit. C'est-à-dire que même si sa critique personnelle n'a aucune chance d'aboutir auprès de la personne concernée, il doit tout de même s'exprimer publiquement contre le mauvais comportement. Il est en effet responsable de la protection de l'ordre public. Car sinon, les gens penseraient qu'il approuve un tel comportement. -   
D'autre part, un supérieur a également un *devoir de protection particulier* envers ceux qui lui sont confiés. S'il reçoit des plaintes à son encontre, il doit les examiner attentivement et ne pas croire toutes les accusations. Il se peut aussi que des personnes aient simplement exprimé leur colère face à un comportement qui était tout à fait acceptable, par exemple lorsqu'un pasteur n'a pas répondu à tous les souhaits des proches lors d'un service religieux. En tout cas, un supérieur chrétien est toujours d'abord comme un père ou une mère ("ut pater vel mater") qui aide à sortir d'une impasse, par exemple dans un dialogue confiant. C'est à lui qu'il revient de déterminer si, en tant que supérieur hiérarchique, il peut aussi, comme un juge ("ut iudex"), recourir à des sanctions pour défendre le bien commun ("correptio coercitiva", et non plus "correctio fraterna"). Dans de nombreux cas, il n'y a pas d'automatisme. Il doit cependant protéger autant que possible l'honneur et la bonne réputation de la personne qui lui est confiée. Si des mesures juridiques semblent inévitables, elles ne doivent pas nuire à cette réputation, à moins que l'infraction ne soit déjà publique en soi. -   
Que se passe-t-il si les personnes concernées *ne savent même pas* qu'elles sont en tort ? Ce n'est pas si rare à notre époque du "tout est affaire d'opinion". Peut-être ont-ils eux-mêmes entendu des gens d'Église dire que leur comportement était correct. Néanmoins, une personne responsable d'eux cherchera absolument les moyens de les informer de leur erreur. En revanche, si l'on n'a pas de responsabilité morale à leur égard, il peut parfois être plus sage de se taire dans ce cas. Toutefois, s'il en résulte un préjudice pour eux-mêmes ou pour les autres, le silence n'est pas une alternative.  
 La "correctio" est désagréable, mais c'est justement en cela qu'elle rend un véritable service d'amitié. Le sage Jésus Siracide le savait déjà : "Interroge ton ami pour savoir s'il a fait quelque chose, et s'il l'a fait - pour qu'il ne le refasse pas. Interroge ton prochain pour savoir s'il a dit quelque chose, et s'il l'a dit - pour qu'il ne le répète pas. Interroge ton ami, car il y a souvent calomnie ; ne te fie pas à chaque parole ! Certains dérapent, mais sans le vouloir. Qui n'aurait jamais péché avec sa langue ? Interroge ton prochain avant de lui faire des reproches. Fais place à la loi du Très-Haut" ! (Sir 19,13-17).

# Le travail, c'est la moitié de la vie

Le travail représente la moitié de la vie, oui, si l'on ajoute les soucis et les pensées qui tournent dans la tête autour de sa propre occupation, c'est certainement bien plus que 50 pour cent. La question est donc d'autant plus importante : que signifie le travail pour un chrétien ? Une fois de plus, le christianisme se caractérise par la mesure et le juste milieu : Il ne glorifie pas le travail, mais il ne le confond pas non plus avec le plaisir.

Plaisir - la société de consommation et de plaisir ne s'arrête pas au monde du travail : ce que je fais doit être amusant, gratifiant et facile à réaliser - et bien sûr laisser suffisamment de temps libre et de vacances pour satisfaire les désirs de consommation. D'un autre côté, le christianisme n'idolâtre pas non plus le travail. Oh oui, cela existe, et c'est très répandu : Ce que je suis, ce que je vaux, est déterminé par mon travail. Vous voulez un indice ? Lorsque quelqu'un présente une nouveauté à un groupe, la question arrive très vite : "Et que faites-vous ?" Il s'agit bien sûr de "quel est votre travail ?", une différence significative par rapport aux siècles précédents, où l'on se présentait par son nom et où l'on ajoutait ensuite : "Je suis le fils de Monsieur NN. et de Madame MM., le frère de Madame PP. etc.) Plus encore : le travail est ici implicitement synonyme de travail salarié. Il est donc devenu ce qui définit un être humain, plus que tout autre chose, et si quelqu'un n'a rien à montrer à ce sujet, il a l'air bien vieux. N'est-ce pas là déjà une idolâtrie du travail salarié ? Le christianisme rappelle ici les nombreuses autres formes de travail qui méritent la même estime, à commencer par le soin qu'une mère apporte à ses enfants, à sa famille et à sa maison. Le séisme social qui fait que nous ne parvenons pas à garder à la maison les personnes âgées atteintes d'infirmité, de handicap ou de démence est un sismographe de l'idolâtrie du travail salarié. Et ce sismographe enregistre également une deuxième secousse : le risque de pauvreté lié à la maternité (en particulier en cas de divorce ou de veuvage). Il y a là quelque chose de complètement déréglé. La faute en revient notamment à l'énorme pression exercée par l'économie en faveur du plein emploi pour tous, ce qui a pour conséquence la prise en charge normale des plus jeunes enfants à la crèche ou, plus tard, à l'école à plein temps. Aujourd'hui, il y a certainement beaucoup plus de prospérité en moyenne dans les familles - mais aussi plus de bonheur dans un foyer chaleureux ? Un autre séisme hebdomadaire est le dimanche. Ce jour de repos déstabilise et est inutilement transformé en jour de travail : l'essentiel est que le rouble roule, même si c'est grâce aux heures économisées par les artisans ! Repos, réflexion, peut-être aussi prière, service religieux ou bonne lecture ? Et si l'on ne travaille pas ce jour-là, on veut au moins "se défouler" - pensons à la question standard du vendredi : "Qu'est-ce que tu fais le week-end ?"

**Travail pour les chrétiens**

Que signifie donc le travail pour nous, chrétiens ? Quelques mots puissants de la Bible nous viennent immédiatement à l'esprit : ∙   
Au *paradis*, Dieu a placé l'homme dans le jardin d'Eden pour qu'il le cultive et le garde (Gn 2,15). L'homme, à l'image de Dieu, reçoit une part du pouvoir de création et d'organisation de Dieu. ∙ Mais   
après l'*expulsion du paradis*, ce travail devient pénible et fait transpirer : C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu reviennes de la terre, car c'est d'elle que tu as été pris. Car tu es poussière et tu dois retourner à la poussière (Gn 3,19). Se lever encore et encore, se mettre au travail, uniquement pour survivre - jusqu'à ce que la mort nous frappe à la fin. Alors pourquoi se fatiguer ? Nager sans cesse à contre-courant ? Mais si, c'est la loi de l'existence humaine : si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus (2 Th 3,10). Cette mise en garde de saint Paul est le reflet fidèle du sage de l'Ancien Testament qui avertit : l'indolent n'a pas de quoi manger (Pr 13,4) et menace de mourir de faim (Pr 21,25), mais même la faim ne parvient pas à le pousser à travailler (Pr 16,26). ∙ M  
ais *avec le Christ*, un nouveau type de travail commence : Le Seigneur recrute des croyants pour le travail du Royaume de Dieu, et personne ne doit être laissé pour compte. Dans la parabole du propriétaire terrien, il fait le guet pas moins de cinq fois par jour sur la place du marché pour recruter le dernier chômeur pour sa vigne - tout comme aujourd'hui encore dans de nombreux endroits du tiers monde où l'on recrute des journaliers : Pourquoi restez-vous ici toute la journée à ne rien faire ? (Mt 20,6). Alors que la forme de ce monde passe (1 Cor 7,31), une récolte abondante commence, celle de la vie éternelle. Pouvoir y participer est la plus grande chose qu'un être humain puisse faire.

**Trois éléments dans l'image du travail**

Il y a donc trois temps dans l'histoire du salut, et tous trois marquent l'image du travail :  
 - Le droit de travailler est une mission de la création pour l'homme. Avant même la chute, l'homme s'est vu confier ce monde pour qu'il le cultive et le protège (Gn 2,15). Chaque homme doit contribuer à la construction de la Création (cf. Sir 38,34). L'homme est en agissant. Car le monde est un monde qui attend d'être façonné et cultivé. La nature à l'état pur ne suffit pas, nous avons besoin de la nature plus la culture, et cela signifie justement un travail qui permette à l'homme d'utiliser les fruits de la nature. Mais la création atteint son apogée le septième jour, le sabbat et son repos, sa joie de ce qui est. Le travail reste limité, il ne doit pas devenir total.  
 - Devoir travailler est une conséquence de la chute et de l'expulsion du paradis. Ensuite, le travail est nécessaire pour gagner le pain quotidien. Celui qui se contente d'enterrer son talent sans le travailler sera réprimandé par le Seigneur (cf. Mt 25,14-30). Nous ne vivons plus au pays de cocagne, la terre ne livre ses biens que sous les épines et les chardons, c'est-à-dire au prix de la peine et de la sueur de l'homme. Il faut supporter toute la journée le poids du travail et la chaleur (cf. Mt 20,12).  
 - Savoir travailler est donné à l'homme par le Christ. Lorsque le Royaume de Dieu est proche, le travail ne consiste plus seulement à s'installer dans ce monde, mais à participer à un monde meilleur, où Dieu est tout en tous (1 Co 15,28).

**Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?**

Qu'est-ce que cela signifie en pratique ? Quelles sont les conséquences de ces intuitions bibliques pour la conception chrétienne du travail et l'éthique du travail de la doctrine sociale chrétienne ?  
*1) Le mandat de la Création considère l'homme comme un travailleur.* C'est le cas normal - dans le cadre de ses forces et de ses possibilités.  
 - Le soutien social devrait donc toujours être une aide à l'entraide, une compensation là où quelqu'un ne peut pas le faire lui-même avec la meilleure volonté du monde. Les transferts  
 sociaux ne doivent pas inciter à obtenir à bas prix ce que d'autres doivent gagner en travaillant dur, que ce soit au niveau national ou international. En ce sens, l'État social est "subsidiaire", c'est-à-dire qu'il soutient, mais ne remplace pas les efforts personnels. Ici aussi, il faut donc trouver le juste milieu et faire preuve de discernement. Le christianisme sait à quel point le domaine du travail - chez les employeurs comme chez les employés ! - peut devenir incontrôlable. Après la chute, le travail peut se pervertir en exploitation et en injustice, en rapacité et en arbitraire, c'est pourquoi il a besoin de la main qui ordonne et de la vertu de chacun.  
 - Il existe un droit au travail, mais pas un droit au travail, comme le revendiquent les socialistes. Cela signifie que personne ne doit être empêché de gagner sa vie, mais qu'il n'existe pas de droit strict à obtenir un emploi. En revanche, le fait que chacun puisse, dans la mesure du possible, subvenir à ses propres besoins est un objectif prioritaire du bien commun.  
 - Il existe un travail honorable, mais aussi un travail déshonorant, comme la prostitution ou la participation à des bandes de passeurs. Car cultiver et garder le jardin de cette terre doit se faire dans le cadre de l'ordre établi par Dieu. Ainsi, même si le travail est en principe honorable, il peut y avoir des situations où ma conscience bat et où je dis : "Je ne peux pas continuer à participer à cela". Cela peut se produire, par exemple, si mon entreprise utilise des pratiques commerciales qui sont frauduleuses ou nuisibles. Le confort, la lâcheté ou même un bon salaire sûr peuvent endormir ma conscience, mais je dois l'écouter.  
*2) Le péché originel fait du travail pénible pour gagner sa vie un mal nécessaire.* Il ne faut pas glorifier le travail salarié et le placer au-dessus de tout. Moins, c'est souvent plus. Lorsque la subsistance d'une famille est assurée, il est tout à fait légitime, et même souvent préférable, que l'un des partenaires travaille à temps partiel. La retraite aussi se mérite et peut être une vraie retraite, du temps pour avoir du temps - que ce soit pour les petits-enfants ou pour un engagement en faveur de la collectivité. Ce qui est chic, en revanche, c'est de proclamer partout : "Je ne suis pas à la retraite, je suis en inactivité" ! Car avoir toujours quelque chose à faire est considéré comme une preuve de vitalité.  
 - De même que nous sommes, dans l'ensemble de la société, quasiment accros à la croissance économique, on inculque à l'individu : tu dois toujours avoir plus, sinon tu as fait quelque chose de mal. C'est le ver intérieur qui me souffle alors : moins d'argent dans le budget familial signifie : une maison plus petite, moins de vacances à Bali ou à Cuba, des offres Aldi au lieu de vêtements de marque pour les enfants. Et alors ? Il y a aussi une inflation du discours sur la pauvreté des enfants, comme si le bien-être de l'enfant dépendait du dernier smartphone et de la frime avec les vacances d'été !  
 - Il existe de nombreuses formes de travail, pas seulement le travail salarié. Nous avons déjà parlé de la maternité. Mais l'engagement gratuit pour la collectivité, pour le bien commun, est également indispensable. Je pense ici surtout aux activités dans les associations, par exemple chez les pompiers ou bien sûr aussi dans l'engagement pour la paroisse. En effet, alors que le travail rémunéré veille d'abord à son propre bien, l'activité bénévole s'engage pour le bien commun (bonum commune). Bien sûr, un poste de direction ne convient pas à tout le monde. Mais chacun a des domaines d'activité où il peut faire du bien gratuitement - souvent directement devant sa porte, par exemple en aidant une personne âgée ayant besoin d'aide juste à côté. Malheureusement, ce renoncement à une activité à plein temps est toujours impitoyablement sanctionné par le système de retraite.  
*3) En Christ, le travail, même dans sa pénibilité, peut être accepté comme un chemin avec et vers le Christ.* En d'autres termes, accomplir bien et avec plaisir le travail qui nous est confié est un devoir fondamental de Dieu. Bien sûr, il est agréable de prendre du plaisir à travailler, d'avoir la main légère, d'avoir des horaires de travail idéaux. Mais le travail est une privation, il coûte des forces et souvent il n'est pas facile - ce n'est pas un malheur, mais je l'accepte de la main de Dieu. Pensons à l'exemple de saint Joseph l'ouvrier, à Jésus lui-même qui a travaillé avec lui dans la charpenterie, au fabricant de tentes Paul et aux premiers apôtres de Jésus qui gagnaient leur pain quotidien dans le dur métier de la pêche - et qui parfois ne pêchaient rien de toute la nuit ! Ce qui est décisif, c'est le degré d'amour sacrificiel qui s'associe à un travail peut-être tout à fait anodin, comme par exemple supporter des conditions de travail défavorables pour l'amour du Christ ou "trimer" pour assurer un revenu sûr à sa famille. Car en Christ, aucun amour n'est perdu, il ne cesse jamais (1 Co 13,8) et porte du fruit qui demeure (cf. Jn 15,16).   
Cet effet merveilleux et transformateur du travail pour l'amour du Christ peut également être ressenti   
dans sa propre chair. Car travailler est salutaire pour l'âme. Il existe une véritable spiritualité du travail, en particulier du travail manuel, qui était si apprécié des anciens moines, par exemple le tressage de paniers. Le travail désigne toutefois toute forme d'activité qui évite de tourner autour de soi et d'accumuler les petits problèmes. Par exemple, la responsabilité d'un animal domestique, qui fait déjà tant de bien aux enfants et évite aux personnes encore fragiles et âgées de s'abandonner. "L'oisiveté est le début de tous les vices", dit si justement le proverbe. La sagesse de l'Ancien Testament met en garde de manière encore plus drastique : "La porte tourne dans son gond et le paresseux dans son lit" (Sir 26,14) ; en revanche, elle loue la ménagère infatigable qui ne mange pas le pain de la paresse (Pr 31,27). Ainsi, on ne se fait pas de mauvaises idées, on ne prend pas de la bouteille par ennui, on ne parle pas des autres, on ne devient pas paresseux et lent. En revanche, faire quelque chose de bien et de beau est une véritable école de vie. Cela vaut d'ailleurs aussi pour de nombreux hobbies utiles, dans lesquels certains individus parviennent souvent à une maîtrise admirable.

Le travail est bon et nécessaire, mais il est et reste la deuxième chose la plus importante sur terre. Il ne doit pas s'imposer à la première place. Celle-ci appartient en effet à Dieu, et donc au loisir, à la prière, au recueillement, à la joie de Dieu et de sa création, et au fait de faire le bien. Comme on le dit si bien, c'est dans le repos que réside la force !

# La miséricorde et l'aumône

Car si vous donnez, on vous donnera aussi. [...] car il vous sera donné, à vous aussi, selon la mesure dont vous mesurez et distribuez (Lc 6,38)

Oui, on ne pourra jamais assez s'en étonner : les hommes ont crié "Crucifie-le !", mais la réponse du Christ est la vie nouvelle : La paix soit avec vous ! Il voit les crucificateurs - et y voit l'aveuglement, l'égarement, la course à la perdition. *Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (Lc 23,34). D'un côté, la misère de la méchanceté, de l'autre, la compassion inépuisable. Les hommes... pitoyables. Dieu... miséricordieux.

Ainsi, la miséricorde est devenue, plus que tout autre chose, le signe distinctif des chrétiens. Si Dieu est si infiniment miséricordieux, ses fidèles ne doivent pas avoir le cœur dur et froid. La compassion en action, voilà ce qui prouve qu'on est chrétien. Et en effet, le paganisme s'est souvent montré insensible au faible. Le philosophe Platon, l'un des esprits les plus nobles de la Grèce antique, voulait pourtant, dans son Etat idéal, expulser les pauvres du pays. Et le sage Sénèque ne voulait pas que sa tranquillité stoïque et sa paix de l'esprit soient troublées par la compassion. "Je ne vois rien, je ne veux rien voir", telle était sa devise. Et aujourd'hui ? On a déjà l'impression que plus le christianisme se retire, plus la véritable compassion et la miséricorde disparaissent. Prenons l'exemple de l'État social. Il est né d'une compassion profondément chrétienne pour la détresse de couches entières de la population suite à l'industrialisation. Mais aujourd'hui, il est surtout lié à des exigences que l'on revendique le plus fort possible afin d'être entendu politiquement. Pour ce faire, on attise parfois même la jalousie et le mécontentement et il n'est pas rare que l'on propage l'image déformée selon laquelle il y aurait un "écart de justice" tant que tout le monde n'a pas la même chose. Historiquement, c'est d'ailleurs la différence entre l'idée socialiste et l'idée chrétienne de la justice sociale : le nivellement ou "à chacun son dû". C'est pourquoi certains ont appelé la République fédérale "RDA 2.0" - sauf que l'on a parfois l'impression que cette nouvelle république socialiste s'étend déjà sur la moitié de l'Europe.  
 Mais nous ne voulons pas politiser, mais nous demander nous-mêmes : qu'est-ce que la miséricorde ? Ou, plus concrètement encore, comment faire preuve de miséricorde ? Et ce, ici, sous la forme d'un soutien matériel, de dons et d'une aide active.

Nos observations sur l'État social le montrent déjà : la miséricorde a besoin de critères. Elle doit savoir de manière incorruptible qui aider, quand et comment. Quelle est sa mission ? Eh bien, tout simplement voir la détresse et agir. Plus précisément : se laisser toucher par la misère d'autrui - et se demander ensuite, en gardant la tête froide, comment aider efficacement. Il y a la détresse du corps et - malheureusement beaucoup moins présente dans les gros titres - la détresse de l'âme. C'est pourquoi l'Église connaît les sept œuvres de miséricorde corporelles et les sept œuvres de miséricorde spirituelles. Les œuvres corporelles sont les suivantes :  
Nourrir les affamés   
Héberger les sans-abri   
Vêtir les nus   
Visiter les malades   
Visiter les prisonniers   
Enterrer les morts Faire l  
'aumône  
Les sept œuvres de miséricorde spirituelles n'apparaissent pas dans l'action de l'État. Elles sont :  
enseigner aux ignorants   
conseiller ceux qui doutent   
consoler   
les   
affligés   
reprendre   
les   
pécheurs   
pardonner volontiers aux offensés   
supporter patiemment les importuns   
prier pour les vivants et les morts  
Restons ici encore sur les œuvres de miséricorde corporelles. Car tout le monde ne peut pas aider de la même manière, et chacun doit être aidé de manière différente.

**Les critères d'action**

Donnons quelques critères pour soutenir intelligemment et généreusement les autres :

**1. l'État social, la charge fiscale élevée, constituée en grande partie de prélèvements sociaux, et la communauté internationale ont aujourd'hui pris en charge une grande partie de la sécurité de base.** Il y a certainement beaucoup de choses à réformer, mais nous pouvons néanmoins affirmer que l'État social contribue à atténuer la pauvreté criante et l'inégalité des chances, et ce mieux que ne pourraient le faire des particuliers. Grâce aux impôts et au sens politique éveillé de ses citoyens, l'État social n'est pas seulement soumis à l'exigence de la justice sociale, mais il exprime également la miséricorde de la population. Inversement, ils en portent la responsabilité - y compris contre le fait qu'il s'emballe, qu'il se gonfle toujours plus, qu'il ne surmonte pas la pauvreté mais la pérennise ou, comme nous l'avons dit, qu'il attise la jalousie et le mécontentement ou qu'il laisse les gens s'enfermer dans une pauvreté qu'ils ont eux-mêmes provoquée au lieu de leur témoigner de la gratitude et de les motiver à prendre leur destin en main.

**2. l'aide de personne à personne continue néanmoins d'exister.** Étant donné que l'État prend en charge une grande partie de la sécurité et de l'assistance matérielles, elle prend de plus en plus la forme d'une attention qui va au-delà de la simple valeur monétaire : sympathie spontanée, prise de temps, écoute, encouragement, fidélité, etc. Les œuvres de miséricorde corporelles se fondent alors presque naturellement dans les œuvres de miséricorde spirituelles. L'attitude judéo-chrétienne est merveilleusement résumée dans cette parole : *Crains ton Dieu, et ton frère vivra à tes côtés !* (Lv 25,36). Il ne faut pas oublier que l'amour du prochain passe avant l'amour du lointain. Plus on est près de chez soi, plus c'est urgent, et ce même si nous recevons aujourd'hui quotidiennement des images du monde entier. Pourtant, un amour plus grand nous lie à nos proches parents, puis à nos voisins et amis, et enfin à notre propre peuple. Il va également de soi qu'il existe un lien particulier entre les chrétiens du monde entier. En revanche, il est malsain d'imposer la misère dans le monde aux gens de telle sorte que, par mauvaise conscience, ils oublient ce qui est le plus proche. Il reste légitime de prendre soin des siens. Il reste également légitime d'accorder une certaine priorité aux intérêts nationaux tels que la sécurité et l'homogénéité culturelle. Une certaine priorité, cela ne signifie pas non plus couvrir ses propres enfants de bons cadeaux et les gâter, tout en se contentant de paroles tièdes à l'égard du reste du monde - ce serait de l'égoïsme familial pur et simple. Car la priorité ne signifie pas faire preuve de froideur face à la misère du monde, mais simplement : "dans la mesure du possible" et de manière humainement et politiquement raisonnable.

Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (Mt 25,40).

**3. la mesure dans laquelle on aide son prochain dépend de la gravité de sa détresse et de ses propres possibilités.** Urgence et possibilités personnelles donc. Pour évaluer les deux, on connaît traditionnellement une échelle très pratique :   
1. la priorité absolue est la *survie*, c'est-à-dire le pain quotidien et un toit au-dessus de la tête - par exemple en cas de catastrophe ou, comme on s'en souvient ici, dans le cas des personnes déplacées des régions de l'Est allemandes après la guerre. C'est là qu'il faut absolument aider et faire passer tout le reste au second plan.   
2) Le *niveau de maintien,* la sécurité de base, c'est-à-dire tout ce dont j'ai besoin pour que ma famille et moi-même ne tombions pas dans la pauvreté. On pourrait parler ici d'un abaissement au niveau de l'aide sociale. Le maintien du niveau comprend également la prévoyance vieillesse nécessaire, pour laquelle une personne possède peut-être actuellement une certaine richesse avec des économies à long terme et, le cas échéant, des biens immobiliers.   
3. la *vie conforme à son statut,* c'est-à-dire ce dont les personnes dans ma position ont habituellement besoin, comme une voiture ou un téléphone. Mais attention : cela ne signifie pas tout luxe habituel, mais ce qui englobe une vie modeste et honorable dans ma situation.  
*Et un quatrième niveau ?* Eh bien, tout ce qui va au-delà est du superflu. C'est bien d'en avoir, mais alors il faut savoir que la noblesse n'est pas la seule à avoir des obligations, l'abondance aussi. L'abondance crée des obligations, car je ne peux pas faire ce que je veux de mes biens. Beaucoup n'en sont pas conscients : la propriété oblige. La règle ancestrale est déjà parlante : "*Tu ne glaneras pas ta récolte. [...] Tu la laisseras au pauvre et à l'étranger* (Lv 19,9 sq.). Pas de rapacité, mais de la générosité envers le nécessiteux. *Car donnez, et l'on vous donnera aussi. [...] car c'est avec la mesure dont vous mesurez et distribuez qu'on vous distribuera aussi* (Lc 6,38). Ainsi, la règle générale est la suivante : plus l'abondance est grande, plus il faut donner généreusement. Et en même temps : plus la détresse de l'autre est grande, plus il est urgent d'aider - même si je ne vis pas dans l'abondance. Nous connaissons pour cela l'éloge que Jésus a fait de la pauvre veuve qui n'a donné que quelques sous dans le temple : tous les autres *n'ont offert qu'une partie de leur superflu ; mais cette femme, qui a à peine le nécessaire pour vivre, a donné tout ce qu'elle avait pour vivre* (Lc 21,4). A ce propos : un bon cœur pour les nécessiteux, cela convient à tout le monde. Mais si l'on regarde des figures comme sainte Elisabeth, on voit que la bonté, la douceur, la compassion et la sollicitude sont parmi les plus belles choses que les femmes en particulier peuvent faire aux autres.

Donner avec la tête froide, cela signifie par exemple :  
 - Bien sûr, on ne peut jamais aider tout le monde, mais seulement quelques-uns. Pour cela, il ne faut pas se faire de reproches, si l'on ne ferme pas son cœur.  
 - Il ne faut pas non plus se laisser abuser ou prendre pour un imbécile lorsqu'on aide quelqu'un. Une personne qui pourrait s'aider elle-même sera informée de cela.  
 - La différence entre détresse auto-infligée et non auto-infligée reste importante sur un point, lorsqu'il s'agit de dépasser le stade de la simple survie. En effet, les personnes à qui il est simplement arrivé un malheur ont alors la priorité sur celles qui se sont volontairement réduites à la misère.  
 - On ne succombera pas non plus à des formes collectives d'une sorte de chantage humanitaire. Même à l'échelle mondiale, on dit trop souvent : "On ne voit pas ceux qui sont dans l'ombre". C'est-à-dire que les plus misérables ne sont souvent pas ceux qui demandent de l'aide de la manière la plus offensive.  
 Que disions-nous ? La miséricorde, c'est de se laisser toucher par la misère d'autrui - et de se demander ensuite, en gardant la tête froide, comment on peut aider efficacement.  
*Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait,* dit Jésus (Mt 25,40). Le Seigneur nous a fait preuve d'une infinie miséricorde par sa mort sacrificielle sur la croix et sa résurrection. Ne devrions-nous pas ouvrir un peu notre cœur à la vraie détresse ?

# L'amour des ennemis - est-ce possible ?

Pas sept fois, mais soixante-dix-sept fois

"Tu prononces sereinement une grande parole", c'est ce que l'on a envie de dire à propos des paroles bibliques sur le pardon des fautes, le renoncement à la vengeance et l'amour des ennemis. Quelque chose comme ceci : La rancune et la colère sont abominables, seul le pécheur s'y accroche (Sir 27,30). De même, saint Jean dit : "Celui qui hait son frère est un meurtrier" (1 Jn 3,15). Jésus est interrogé par Pierre : "Seigneur, combien de fois dois-je pardonner à mon frère s'il a péché contre moi ? Sept fois ? Jésus lui répond : pas sept fois, mais soixante-dix-sept fois (Mt 18,21 sq.).

Ce n'est plus l'Ancien Testament "œil pour œil, dent pour dent" qui s'applique, mais le Sermon sur la montagne : Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi la joue gauche! ; Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent ! (Mt 5,38 et suiv.). Et : "Tu ne tueras point ; mais celui qui tuera quelqu'un sera puni par le jugement. Et moi, je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère est passible de jugement (Mt 5,22, cf. Mt 5,43-46). Sur la croix encore, Jésus prie pour le pardon : Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font (Lc 23,34). Toutes ces paroles ne sont-elles pas trop grandes ?  
 - Ne doit-on pas pouvoir souhaiter la peste à des terroristes lâches ?  
 - Doit-on tout tolérer et ne pas se défendre lorsqu'on est victime d'une injustice ? Les honnêtes gens ne sont-ils pas une fois de plus les idiots ?  
 Ces phrases bibliques sont-elles donc des mots qui n'aident pas à maîtriser la vie, mais qui tirent lourdement vers le bas, comme des meules de moulin autour du cou ? Des idéaux élevés, adaptés uniquement aux discours du dimanche et non à la poussière du quotidien ? Des tailles XXL pour des épaules étroites ? Non, il suffit de bien les comprendre. Correctement, c'est-à-dire avec l'Église et sa doctrine de l'amour des ennemis. Elle se caractérise en effet 1) par la clarté dans les principes, mais en même temps 2) par la sagesse et la mesure dans le concret.

**1. clarté des principes**

*(a) Le principe est d'une simplicité renversante et très chrétienne :* tout homme mérite notre amour. Sans exception et quoi qu'il ait fait. Point final. Car il est une créature de Dieu, appelé à l'existence par Dieu et destiné à aller un jour au ciel. La haine, la vengeance, la volonté de détruire sont indignes d'un être humain, et plus encore d'un chrétien, et constituent un péché. Donc : ne jamais haïr ou vouloir détruire quelqu'un ! Séparer le respect pour la personne du dégoût pour ses actes ! C'est comme pour les maladies contagieuses : Plus la maladie fait rage autour de nous, plus il faut se protéger de la contagion. Je ne peux aider que si je suis en bonne santé, pas si je suis aussi gravement malade que les autres. C'est pourquoi œil pour œil, dent pour dent ne mène à rien. C'est également important sur le plan psychologique. La haine (tout comme la peur) est ce qu'on appelle un sentiment dominant, c'est-à-dire qu'il s'impose au premier plan et supplante tout le reste. Si je ne parviens pas à la maîtriser, elle devient chronique et domine ma pensée, mes sentiments et mes actions. Je deviens complètement obnubilé par celui que je déteste. Mais c'est justement parce que mon cœur ne s'enflamme plus, mais couve plutôt de manière souterraine, que je ne remarque même plus à quel point je me laisse guider par lui. Je suis devenu un chasseur pressé. Si, au contraire, je n'entre pas dans le jeu de la haine et de la vengeance, j'accumule les fameux charbons ardents sur sa tête (cf. Rm 12,20 = Pr 25,21s). A cela s'ajoute une chose à laquelle les anciens moines attachaient la plus grande importance : une telle fixation enchaîne la prière, de sorte qu'elle ne peut plus s'élever vers Dieu. La piété devient dure et vide intérieurement.  
*(b) Certains sont des brebis égarées.* Ou alors un loup déguisé en mouton. Dans ce cas, il agit avec une méchanceté consommée. Il fait ainsi beaucoup de mal - peut-être aussi à moi personnellement. Mais c'est encore à lui-même qu'il fait le plus de mal : il vend son âme. Car s'il ne se repent pas, il sera un jour jeté dans le feu éternel. On peut et on doit bien sûr se protéger soi-même et les autres contre la méchanceté d'autrui. C'est une légitime autodéfense. Le laxisme contre les terroristes, par exemple, est de la stupidité par négligence. Mais la protection n'est pas la haine. "Haïr le péché, aimer le pécheur !", telle est la règle d'or, pour ainsi dire la protection vaccinale contre la contagion. Je peux condamner des actes tels qu'un acte terroriste ou même la simple méchanceté d'un voisin, mais les auteurs restent des êtres humains, des images de Dieu, mes prochains. On ne pourra toutefois pas toujours faire quelque chose pour la réconciliation et le rétablissement de l'ordre. Mais une chose est toujours possible : prier pour l'autre - et bien sûr aussi pour soi-même, afin de ne pas être livré sans défense à la puissance du mal, mais de pouvoir surmonter toute la puissance de l'ennemi (cf. Lc 10,19).  
*(c) Dieu est juge.* Ne vous vengez pas vous-mêmes, chers frères, mais laissez la place à la colère de Dieu ; car il est écrit : A moi la vengeance, dit le Seigneur (Rm 12,19 avec Dt 32,35.41). Oui, cela enlève un poids de plusieurs centimètres de mes épaules de savoir que tout ce qui arrive sera jugé un jour. Il y a une récompense et un châtiment. Une récompense et un châtiment éternels. Pense à la fin, renonce à l'inimitié, pense à la ruine et à la mort, et reste fidèle aux commandements", dit Jésus Siracide (Sir 28,6). Celui qui fait le mal est donc celui qui se fait le plus de mal. C'est pourquoi je ne dois pas faire régner la loi et l'ordre partout, et notre pays ne doit pas non plus le faire dans le monde entier. Il suffit d'éviter le pire dans un monde chaotique, d'éviter l'escalade et, si possible, de faire le pas suivant vers la réconciliation - de la dispute enflammée à la table de la bière aux provocations par missiles de la Corée du Nord.  
*(d) Dans une société ordonnée, il existe des supérieurs hiérarchiques* tels que les parents, les grands-parents, les enseignants, les évêques et les pasteurs, les cadres supérieurs sur le lieu de travail, mais aussi les institutions gouvernementales. Ils ont des devoirs de surveillance. C'est pourquoi ils sont tenus de maintenir l'ordre, de conduire à l'ordre et de défendre l'ordre contre les perturbations. La première tâche de l'État est d'empêcher les crimes, les meurtres et les assassinats, de rétablir l'ordre et la sécurité intérieurs et de punir les malfaiteurs. L'amour du prochain au détriment de la sécurité ne doit donc pas exister au sein de l'État. Offrir des cadeaux aux gens - y compris des cadeaux électoraux ! - afin d'être aimé, non, les gouvernants ont alors manqué à leur devoir. Être toujours gentil, tout laisser passer, se contenter de paroles chaleureuses sans intervenir, c'est manquer à son devoir et non à l'amour. Souvent, les supérieurs consciencieux reçoivent plus d'ingratitude que de reconnaissance pour cela. Ne pas devenir amer et dur à ce sujet ou ne pas succomber à la tentation de faire plaisir aux gens, c'est la propre vertu des supérieurs.

**2. le sens de la mesure dans le concret**

Les situations sont en effet très diverses : simple antipathie, blessures réelles ou encore délits avérés. Les comportements appropriés sont tout aussi différents.   
(a) *Il y a des gens avec lesquels on ne peut tout simplement pas s'entendre.* L'antipathie, c'est-à-dire la tension artérielle 180 au premier coup d'œil. Nous avons beau faire des efforts, l'alchimie ne prend pas, et même une simple discussion sur le temps qu'il fait ne donne rien. Parfois, on comprend ce qui se cache derrière et on peut y travailler : Une collègue est un peu comme ma sœur aînée, qui me parlait de tout. Mais souvent, il faut simplement vivre avec. C'est alors un grand mérite de rester poli, aimable et serviable et de ne pas couper ou même nuire à la collègue. Ainsi, lors de la pause-café commune dans l'entreprise, il n'est pas nécessaire de s'asseoir directement à côté d'elle, mais il n'est pas non plus nécessaire de verser aux autres tous une quantité supplémentaire de café du thermos pour qu'il n'y ait plus que quelques gouttes chez elle et de dire ensuite hypocritement : "Oh, je suis vraiment désolé pour ça !" Non, s'il y a eu une fois des paroles méchantes ou un comportement aussi laid, alors on s'excuse sans réserve.  
*(b) Quelqu'un m'a profondément blessé* - jusqu'à l'adultère, la violence, l'abus et l'insulte grave. La colère, l'indignation, la résistance, le désir de punition, tout cela est tout à fait légitime, surtout dans la première ébullition des sentiments. Un chrétien ne doit en aucun cas plier ses sentiments, les nier et sourire de manière aigre-douce lorsqu'il a envie de crier. Pendant un certain temps, il est possible que l'on coupe l'autre pour lui faire comprendre à quel point il lui a fait du mal. Mais il est d'autant plus important de prendre peu à peu de la distance, de laisser parler la raison et le sens de la mesure et d'établir une relation raisonnable avec lui - y compris en acceptant peut-être d'être muté pour ne plus avoir affaire à lui. Parfois, une discussion peut aider, ou même une parole explicite de réconciliation, si l'autre le demande. Soixante-dix-sept fois pardonné, a dit le Seigneur. La réconciliation ne signifie d'ailleurs pas être l'ami de l'autre et mettre sa photo sur son bureau (bien sûr, pas non plus pour l'utiliser en secret comme cible pour jouer aux fléchettes !) ou ne développer que des sentiments agréables à sa vue. Ce serait une image déformée de l'amour du prochain. Non, il s'agit de renoncer à la haine et à la vengeance ou, positivement, d'être prêt à s'entendre de manière raisonnable, objective et serviable, même si c'est difficile. Bien sûr, pour tout cela, il faut de l'intelligence : -   
Si je sais par exemple que l'autre interprète la gentillesse comme une faiblesse et qu'il en rajoute, il faut alors se démarquer clairement et se protéger.  
 - Le pardon ne signifie pas non plus renoncer à la réparation du dommage que l'autre m'a causé. Pour cela, on ne va pas tout de suite courir au tribunal, mais si rien d'autre n'y fait et si l'affaire est suffisamment grave, le recours au tribunal n'est pas exclu non plus.  
 - Il est souvent difficile, trop difficile, pour quelqu'un de dire explicitement "Excuse-moi ! C'est pourquoi il suffit souvent de déduire de son comportement que tout doit rentrer dans l'ordre.  
 - Il y a un minimum et un maximum, ou plutôt, dans le langage biblique, un commandement et un conseil. Le commandement, c'est-à-dire le minimum absolu, est de renoncer à la haine et à la vengeance, de s'efforcer de se réconcilier et de se comporter comme avec une personne qui n'a pas de liens particuliers. Sur une base volontaire, le Sermon sur la montagne - la joue droite et la joue gauche si souvent citées ! - mais de faire davantage, c'est-à-dire de se préoccuper tout particulièrement de celui qui a commis une injustice. Concrètement, un mariage a dégénéré en guerre conjugale. La séparation est légitime, souvent simplement pour se protéger. La distance peut aussi aider à surmonter peu à peu les sentiments les plus nauséabonds. Mais un amour particulier selon le conseil du Sermon sur la montagne consisterait à prier chaque jour pour l'autre.  
*(c) Quelqu'un a effectivement mérité une punition* - c'est pourquoi nous parlons d'actes punitifs. Le souhait que l'auteur de l'acte soit puni de manière juste, qu'il doive démissionner de son poste ou qu'il soit retiré de la circulation pour ne plus faire le mal, peut être dicté par le sentiment de justice, et c'est bien. Mais il y a une limite invisible : si je la franchis, je deviens un Michael Kohlhaas (Heinrich von Kleist). Insensiblement, mon désir de justice devient démesuré et, en pensées, en paroles ou même en actes, je me laisse emporter par la haine, la volonté d'anéantissement, la diffamation, la calomnie, etc. Comment y aurait-il encore de la place pour "aimer le pécheur" ? Non, c'est là que j'ai été contaminé et que je suis moi-même devenu pécheur. Cela se produit souvent de manière imperceptible. C'est pourquoi, dans ces situations tendues, il faut toujours faire un examen de conscience et prier pour l'amour, tout en étant sévère avec soi-même et en ne laissant passer aucun germe de haine.  
*(d) La "règle de la communauté" de l'évangile de Matthieu dit ceci :* Si tu as critiqué quelqu'un en privé, puis avec deux ou trois témoins, et enfin avec toute l'assemblée, mais que tout cela n'a servi à rien, qu'il soit pour toi comme un païen ou un publicain (Mt 18,17). Parfois, garder ses distances est le meilleur amour du prochain - justement, encore une fois, tout à fait comme en cas de risque de contagion. Mais cela aussi est relatif : les signes habituels de politesse, comme se saluer ou avoir des égards l'un pour l'autre, ne doivent pas être refusés à l'autre.

La clarté dans les principes et la mesure dans le concret, voilà les deux piliers sur lesquels repose la doctrine de l'amour des ennemis, qui reste proche de la vie. - On raconte qu'il est arrivé autrefois qu'un évêque, lors d'une visite, demande à un curé : "Combien d'ennemis avez-vous dans votre paroisse ?" "Aucun !", fut la réponse étonnée du pasteur d'âmes. Mais il fut d'autant plus étonné de la réponse de l'évêque : "La prochaine fois que je viendrai, vous aurez au moins trois ennemis" ! L'évêque connaissait la vie. Là où l'on rabote, il y a des copeaux, et là où les gens vivent ensemble, il y a des frictions, voire parfois des inimitiés profondes. C'est la vie ! C'est la vie. On ne peut pas l'éviter. Il est donc d'autant plus important de travailler dans le sens de la réconciliation et de ne pas laisser l'inimitié dévorer peu à peu tout le reste.

# Espoir et confiance en Dieu

Les satellites géostationnaires sont une chose raffinée. Ils sont fixés dans le ciel et flottent en permanence dans cette position, sans tomber vers la Terre ni être projetés dans l'espace. Et cela sans avoir à se maintenir en permanence à leur place, à environ 36 000 kilomètres au-dessus de la surface de la Terre, à l'aide de fusées. Pourtant, il suffit d'un peu de physique de niveau secondaire pour comprendre le principe : L'équilibre entre la gravitation et la force centrifuge, qui est exactement équilibrée à cet endroit avec un mouvement circulaire de 3,075 kilomètres par seconde. Pas mal, non ? Et en plus, c'est très utile (pour autant que l'on puisse toujours compter les programmes de télévision, les systèmes de navigation, l'espionnage et les télécommunications parmi les choses utiles).

**Un film publicitaire**

Mais bien avant l'invention de cette position géostationnaire dans l'espace, elles existaient déjà pour le royaume de l'esprit : l'espoir et la confiance en Dieu. Cette attitude est comme un fidèle compagnon qui relie le ciel et la terre, le grand objectif et les bas-fonds terrestres du quotidien. On pourrait en faire un film publicitaire.

* *Première image :* un pauvre ver de terre se démène, la tête à 1,50 ou 2 mètres du sol, avec une vue qui ne va pas plus loin que le mur suivant, et tout son parcours n'est qu'"incertitude et risque" (Peter Wust). Des perspectives sombres ? Oui, elles le seraient s'il n'y avait...
* *Coupe de l'image suivante :* ...s'il n'y avait pas l'espoir et la confiance en Dieu. Telle une étoile satellite fidèle, ils se tiennent haut au-dessus de nos chemins et relient la terre et le ciel, les bas-fonds terrestres et l'immensité divine. "Je sais que je ne sais rien", oui, mais maintenant, tout à coup, c'est aussi valable : "Je sais en qui j'ai mis ma confiance" (2 Tm 1,12). Dieu dirige mon destin, il connaît mes voies, il élimine le danger, parfois avant même que je ne le voie. "Nous savons que Dieu conduit tout au bien pour ceux qui l'aiment, pour ceux qui sont appelés selon son plan éternel" (Rm 8,28).
* *Transition en douceur vers l'image finale :* placer sa confiance en Dieu change la vie. Celui qui fait confiance devient un autre homme. C'est si précieux que même de nombreuses personnes qui ne croient plus vraiment en Dieu parviennent tout de même à avoir une sorte de confiance en Dieu : "Tout ira bien". Mais l'espérance chrétienne est infiniment plus que cela : c'est la confiance joyeuse de pèlerins au bagage léger, à la rencontre du soleil.

Je sais que les théologiens seraient impatients de cliquer sur notre film publicitaire. D'office, ils attendraient à la place une théologie complexe de l'espérance. Y compris la théodicée et les discours de théologie fondamentale sur l'action de Dieu contre la liberté de l'homme. Mais en ce qui concerne les satellites, nous souhaitons avant tout que le téléviseur transmette le programme sans interférences, et à cet égard, même la physique du premier cycle peut en général très bien rester l'affaire des spécialistes. De même, ici aussi, c'est surtout le côté pratique qui compte : Espérance et confiance en Dieu, comment cela fonctionne-t-il ? C'est pourquoi nous ne nous attardons pas sur la théorie. Il suffit de dire que l'espoir est une grosse monnaie et la confiance en Dieu une petite monnaie. Donc d'abord la grande espérance dans le but ultime auprès de Dieu et ensuite la confiance que Dieu détermine mon plan quotidien jusque dans les moindres détails. C'est bien dit, mais comment faire ? C'est la question pratique la plus importante. Eh bien, avant tout dans la prière : "Mon Dieu, tu es mon assurance. Tout est entre tes mains. Tu veux que je trouve le salut en Christ. C'est pourquoi tu me donneras aussi tout ce qui est important sur le chemin qui y mène. Tu es tout-puissant, c'est pourquoi il n'y a pas d'obstacle que tu ne puisses surmonter. Tu es miséricordieux, c'est pourquoi tu m'accordes plus que je ne le mérite. Donne-moi seulement toujours la force de suivre tes voies". Sans espoir, il n'y a pas de véritable prière. Mais il n'y a de véritable prière qu'avec la disposition à laisser la volonté de Dieu s'accomplir sur soi - même et surtout lorsque ses plans sont obscurs et que l'on ne peut pas les comprendre.

**L'équilibre est essentiel**

Comme pour le satellite géostationnaire, l'essentiel pour l'espérance et la confiance en Dieu se passe bien au-dessus de nos têtes : Dieu est vivant, il agit et dirige tout ce qui se passe. En même temps, cela se répercute très directement et sous nos yeux : L'espoir n'est de l'espoir que s'il commence devant ma porte. En bref, l'équilibre est tout.

* Il y a tout d'abord l'équilibre entre le ciel et la terre. Un peu trop, et l'espoir se perd dans le froid éternel de l'espace, c'est-à-dire qu'il ne se transforme pas en confiance quotidienne. Un peu trop peu, et il se consume dans l'atmosphère terrestre (peu importe d'ailleurs la proportion de CO2 ). Elle n'est alors rien de plus qu'une huile de graissage pour un quotidien "comme si de rien n'était". C'est sans doute surtout la partialité de notre époque.
* Deuxièmement, il y a l'équilibre entre l'action de Dieu et la participation humaine. En faire trop, ce serait avoir une confiance en Dieu et se croiser les bras. Dieu va déjà bercer l'enfant et je n'ai donc pas besoin de me soucier que l'enfant ne tombe pas dans le puits. Trop peu, c'est attendre de Dieu qu'il se contente des services discrets d'un concierge, c'est-à-dire qu'il veille à ce que notre quotidien se déroule sans encombre.

Examinons maintenant en détail le trop et le trop peu de ces deux points.

**Équilibre du ciel et de la terre**

Il y a d'abord l'équilibre entre le ciel et la terre. L'espérance chrétienne mise sur le fait qu'à la fin, Dieu établira son royaume des cieux. C'est le grand "tout est bien qui finit bien". Nous espérons, à cause du Christ, faire partie de ses élus à la fin et ne pas trouver porte close au banquet des noces célestes. C'est déjà beaucoup. Mais est-ce vraiment tout ? Non, il manque l'équilibre, et c'est pourquoi la simple espérance de l'au-delà serait en fait une consolation de l'au-delà. Car le grand objectif du ciel a toujours beaucoup à voir avec les petits soucis du quotidien. Dieu y trouvera toujours des chemins, même si je ne vois que des impasses - à condition que je suive aussi les voies de Dieu et que je ne veuille pas le pousser sur mes propres chemins. Mais ce côté terrestre et quotidien de l'espérance peut aussi devenir unilatéral, une sorte de consolation pour ce monde. C'est déjà tellement répandu aujourd'hui que l'on ne reconnaît souvent même plus cette partialité. Elle n'est alors guère plus qu'une sorte d'optimisme : "Ça va bien se passer". Les cascades peuvent en avoir besoin sur le tournage d'un thriller d'action, et un peu de courage frais ne fait pas de mal non plus dans la vie tout à fait normale. Mais un tel encouragement peut aussi devenir de la pieuse poudre aux yeux. Concrètement : un ami me parle d'une maladie dangereuse. Les perspectives incertaines m'épuisent moi-même. Je veux lui dire quelque chose de bon, et comme je suis croyant, je le formule ainsi : "Je sais avec certitude que Dieu te guérira. Après tout, il t'aime et ne te laissera pas tomber". Bonne intention, mais mise en œuvre fatale ! Car l'espérance ne dit pas que tout évoluera pour le mieux du point de vue terrestre, mais que Dieu utilisera aussi ce qui est difficile, voire justement l'obscurité de la croix, pour orienter notre regard vers le but éternel et nous y préparer. Tout le reste serait une espérance sans ciel. Celle-ci ne se tiendrait plus, comme le fidèle satellite, comme un point lumineux au-dessus de la nuit terrestre, mais s'écraserait sur la terre et serait engloutie par la lourdeur terrestre. L'espoir, en revanche, brille de tout son éclat là où tout devient le plus sombre sur terre. C'est pourquoi les sceptiques, les scrupuleux et les mélancoliques peuvent être de grandes personnes d'espoir, même si les dangers potentiels et *les pires scénarios* sont toujours devant leurs yeux. Pourquoi ? Parce que l'espoir dit : quelle que soit la gravité de la situation, quelle que soit la noirceur du ravin, "je ne crains aucun mal, car tu es avec moi, ton bâton et ta houlette me donnent de l'assurance" (Ps 23,4). Le monde peut me paraître vraiment mauvais, ma propre vie comme une chaîne de malheurs et d'erreurs et les autres comme une foule d'égoïstes indifférents - je sais que Dieu est avec moi, et cela compense tout. Je ne pense pas que je gagnerai un jour à la loterie dans cette vie, ce qui changerait tout. Mais j'espère entrer un jour en contact avec Dieu, et en comparaison, un six à la loterie ne provoquera qu'un haussement de sourcils fatigué. Bref, l'espoir sans le ciel est un chien sans maître (ou maîtresse, bien sûr) : Désorienté, il erre de-ci de-là entre attentes et déceptions. Ce n'est pas pour rien que des gens disent alors : "Après ce que j'ai vécu, je ne peux plus croire en Dieu". Non, c'est justement lorsque tout s'effondre sur le plan terrestre que je ne peux plus vivre sans espoir en Dieu !

En d'autres termes, le but ultime de l'espérance est Dieu lui-même et, avec lui, son royaume, le paradis. Les objectifs spirituels, tels que la croissance dans la foi, l'espérance et l'amour, la prière, la lutte contre le péché ou l'amour actif du prochain, sont directement orientés vers ce but. Car tout cela est nécessaire pour atteindre un jour le but et aller au ciel. Mais cela signifie-t-il que je ne peux pas espérer l'aide de Dieu lors d'examens universitaires, pour me protéger de la maladie ou simplement lorsque j'espère avoir un peu de chance dans la vie ? Ou même espérer que la *pizza funghi* avec laquelle je veux impressionner mes visiteurs soit un poème ? Ce serait un peu décalé et tout sauf chrétien de mépriser tout cela. Car le corps et l'âme vont de pair, et c'est pourquoi les signes tangibles de sa proximité sont aussi très importants pour notre vie chrétienne. En tant que chrétien, j'utiliserai également le bonheur terrestre pour orienter mon esprit vers Dieu, pour lui exposer humblement mes peurs et mes besoins, pour le remercier et pour clarifier devant lui ce qui est vraiment important dans la vie et ce qui ne l'est pas. Si, par exemple, Dieu nous permet de nous en sortir avec un œil au beurre noir lors d'un grave accident, le remerciement vient vraiment du fond du cœur. Peut-être lui ferai-je alors une promesse qui me permettra de progresser spirituellement, comme une prière quotidienne à mon ange gardien ou un pèlerinage d'action de grâce. Le point essentiel : les dons terrestres de Dieu sont des aides pour atteindre le but céleste. La confiance en Dieu signifie : "Ce que Dieu fait est bien fait", qu'il m'offre le bonheur et la santé ou qu'il me conduise sur une "voie difficile".

**L'équilibre entre le bras puissant de Dieu et nos faibles forces**

L'espérance fait confiance à Dieu pour tout ce qui est bon. Il peut faire des miracles, de vrais miracles et pas seulement des éclaircissements psychologiques. Il l'a prouvé pendant des millénaires, en particulier dans la résurrection de son fils. Il a ainsi brisé toute puissance du mal sur terre, aussi grande soit-elle. Mais comme nous l'avons dit, les plans de Dieu pour ses élus visent l'éternité, et c'est pourquoi il les expose régulièrement à des temps difficiles sur terre. En effet, l'expérience montre que les vrais chrétiens sont particulièrement exposés à de nombreuses tentations et épreuves. Car c'est ainsi que leur amour de Dieu est purifié. C'est la substance fondamentale et dure de l'espérance. On connaît l'exclamation de sainte Thérèse d'Avila à Dieu : "Si tu agis ainsi avec tes amis, je ne m'étonne pas que tu en aies si peu !"

Il s'agit à nouveau d'une question d'équilibre. Notre satellite peut compter si fermement sur le bras puissant de Dieu qu'il n'estime même plus nécessaire d'y contribuer lui-même. "Dieu fait tout, je ne fais rien", cela semble pieux - mais ne l'est pas. Car celui qui dit : "J'ai confiance en Dieu. C'est pourquoi je renonce aux aides terrestres", c'est présomptueux et pas plein d'espoir. "Ne roule pas plus vite que ton ange gardien ne peut voler" résume cet équilibre avec humour. "Agis toujours comme si tout dépendait de toi, et espère toujours comme si tout dépendait de Dieu", exprime cette attitude. Ce n'est donc qu'en apparence que quelqu'un proclame ostensiblement sa foi : Je n'ai pas besoin de garanties humaines, je m'en remets à Dieu. Ce n'est pas de l'espoir, mais de la présomption.

Autre variante, particulièrement dangereuse. Quelqu'un dit : "Certes, je ne vis pas comme l'Église l'entend, mais j'ai confiance en Dieu. Il ne m'en voudra pas". Oh, cela signifie donner le plein allumage au moteur de la fusée du satellite. En un clin d'œil, il quitte sa position de lévitation, plonge dans l'atmosphère terrestre et se consume. A la fin, il ne reste littéralement plus rien de lui. Pourquoi ? Parce que ce quelqu'un ne fait justement pas confiance à Dieu, mais fait de lui le serviteur de ses propres idées. Le péché est le mépris de Dieu, de son ordre et de ses directives. Ce serait comme tromper son partenaire dans un couple et ensuite lui faire des douceurs : "Tel que je te connais, tu n'as sûrement rien contre". Non, espérer en Dieu signifie ici construire sur cette base : "Avec Dieu, rien n'est impossible" (Lc 1,37). Il m'est peut-être infiniment difficile de me pencher sous sa main et d'accepter sa volonté. Mais j'ai confiance : il me donnera la force de vivre comme il l'exige de moi. Au début, cela me demandera peut-être beaucoup d'efforts et j'échouerai toujours. Mais l'espoir m'aide à me relever après chaque chute. Puis je fais cette merveilleuse expérience : "Nous marchons avec une force croissante" (cf. Ps 84,7). Au bout d'un moment, cela ne me semble plus si difficile. Car de bonnes habitudes et des attitudes solides se sont développées, et j'ai cherché un milieu dans lequel elles sont soutenues et non pas ridiculisées.

Tout bien considéré, il ne faut donc pas baisser les bras, mais il ne faut pas non plus s'écrier : "Place, mon Dieu, maintenant je viens !" Plutôt comme "collaborateurs de Dieu" (1Cor 3,9), et ce avec une bonne dose d'humilité : "Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que notre devoir" (Lc 17,10).

L'espoir et la confiance en Dieu sont des dons très précieux. Avec eux, la vie est décidément plus facile, plus insouciante et plus confiante. En même temps, ces attitudes nous arrachent à tout amour de ce monde : Dieu nous a appelés à quelque chose d'infiniment plus grand qu'une vie somme toute agréable, riche en expériences et peu douloureuse. Ainsi, l'espérance et la confiance en Dieu sont comme une ancre dans toutes les tempêtes de la vie (cf. Hébreux 6.19), un soutien dans tous les courants dangereux qui nous font dériver du droit chemin. C'est pourquoi il ne doit pas se passer un jour sans que nous remettions avec confiance entre les mains du Seigneur tout ce qui nous attend aujourd'hui. Non seulement cela, mais c'est aussi un grand signe de solidarité et d'amitié que de se conforter mutuellement dans l'espérance authentique et de se préserver de toute partialité. En bref, tenir une position inébranlable comme un satellite géostationnaire.

# Fatigué de croire ?

*Le Scirocco* est désormais connu même au nord des Alpes : de lourds nuages arrivent du sud, charriant du sable saharien. Après la pluie, les voitures ont l'air de sortir tout juste du rallye Paris-Dakar. Mais *Scirocco* était déjà un terme en forme de clin d'œil lorsque j'étais étudiant à Rome. En effet, lorsque certains d'entre nous n'avaient pas envie d'étudier, ils regardaient le ciel et faisaient une grimace inquiétante : "Oh, les nuages se bordent de rouge : *Scirocco* ! Quittons la ville sans tarder !" *Fundamentum in re* à ce sujet : *le scirocco* est un temps classique de migraine : chaud et humide, étouffant et n'annonçant rien de bon.

Ne nous lassons pas de faire le bien (Gal 6,9)

*Scirocco* - rien à faire ! C'est avec ce réflexe que j'ai forgé pour moi, à l'époque, la question suivante : "Qu'est-ce que je ferai un jour, quand le *Scirocco* de la vie arrivera ?" C'est-à-dire quand viennent des moments où les nuages sont bas, très bas ? Comme si le ciel était recouvert d'une lourde couverture, comme s'il n'était pas une tente aérée.

* Le *scirocco* de la vie peut tout simplement survenir lorsque des tâches que l'on n'a *absolument* pas envie de faire nous attendent.
* Mais aussi lorsque le premier élan est parti, lorsqu'il faut faire de petits pains et non des gâteaux de mariage ou de primauté.
* Ou lorsque le frère corps prend les rênes et freine notre vitalité.
* Lorsque des personnes et des institutions nous ont déçus et que le travail avec elles nous coûte.
* Enfin, lorsque le succès n'est pas au rendez-vous : Nous avons tout essayé, mais la rupture de la digue est bien trop violente pour qu'on puisse s'y opposer.

*Ne nous lassons pas de faire le bien.* Paul connaît le "scirocco de la vie" - apparemment bien avant d'avoir pu faire connaissance avec le phénomène météorologique du *scirocco* à Rome.

* Il sait que la foi s'épuise,
* de la baisse de la foi,
* pour une ferveur décroissante,
* c'est que l'on devient tout à coup inventif en matière d'excuses et que tout le reste devient soudain plus important que la foi. Cela commence par un "c'est bon !" apparemment généreux, se poursuit par un "on ne s'offre rien d'autre !" et se termine par un "je suis moi, personne n'a à se mêler de mes affaires".

La fatigue de la foi s'installe généralement de manière insidieuse, mais elle est alors d'autant plus durable.

Mais la fatigue dans la foi peut aussi toucher l'Eglise dans son ensemble, comme une maladie du sommeil collective. Je n'oppose pas cela à un idéal peu réaliste, à savoir une vivacité convulsive et l'obligation de toujours montrer sa bonne humeur, parce que les chrétiens doivent avoir l'air tellement rachetés. En tant que chrétiens, nous ne sommes pas des supports publicitaires, des *mascottes promotionnelles*. La fatigue touche l'Église bien plus profondément. Elle représente la maladie du "tout en trop". Tout ce qui est surnaturel, tout ce qui est en travers du large courant, tout ce qui est sacrifice et renoncement, toute la noblesse de l'âme pour laquelle le sens de la vie ne consiste pas avant tout à satisfaire des besoins, bref l'"esprit" au lieu de la "chair", comme le dit Paul, tout cela lui fait horreur. Comme pour les malades physiques, les personnes fatiguées dans leur foi peuvent devenir vraiment hargneuses si on leur en parle. Ils s'en prennent alors comme à un moineau à tout ce qui pourrait être sacré pour eux. D'autres souffrent en silence, mais de l'extérieur, ils se contentent de suivre les règles et d'avoir beaucoup de temps libre pour se maintenir à flot.

Paul ne se contente pas de poser un diagnostic, il propose aussi une thérapie : *ne nous lassons pas de faire le bien, car si nous ne nous relâchons pas, nous récolterons quand le temps sera venu.* C'est révélateur : il ne dit pas : "Ne nous lassons pas de la foi", car cela peut arriver à tout le monde, ce n'est pas quelque chose que l'on peut contrôler. Mais ce qui est décisif, c'est de ne pas se fatiguer dans le bien, c'est-à-dire dans les œuvres de la foi. Si tout devient difficile, alors il faut faire ce qui est bon :

* D'abord et avant tout, ne pas négliger ses propres tâches et devoirs, mais les accomplir maintenant avec une fidélité particulière.
* Devenir maintenant généreux et non pas mesquin, c'est-à-dire par exemple rendre le mal pour le bien ; faire simplement quelque chose de beau pour Dieu, faire un sacrifice particulier, se fixer un grand objectif.
* Se concentrer sur la journée d'aujourd'hui : Aujourd'hui au moins, je veux faire les choses bien.

Les études, la science, la recherche et l'enseignement sont une excellente école pour *ne pas se lasser de faire le bien.* C'est justement l'école de la science :

* ne pas faire de déclarations à l'emporte-pièce
* ne s'attendent pas à pouvoir glisser comme des patineurs à travers les semestres, légers comme des plumes ;
* lutter pour comprendre, rester sceptique face à des réponses rapides, percer à jour les préjugés, et surtout se remettre sans cesse en question et remettre en question ses propres opinions ;
* savoir que la connaissance est une tâche de toute une vie à laquelle il faut vraiment se consacrer et qu'il faut donc aussi renoncer à certains plaisirs.

C'est une illusion très répandue de croire que je peux vraiment savoir quelque chose si je peux le télécharger en trois clics sur Internet. Il faut de la patience, de la fidélité, de la persévérance, de l'obstination malgré de nombreux échecs, de la persévérance - c'est-à-dire justement *ne pas se lasser de bien faire les choses.*

*[...] car si nous ne nous relâchons pas en cela, nous récolterons quand le temps sera venu.* La moisson de la vie n'aura lieu que dans l'éternité - même pour la moisson de notre quête de science et de connaissance. Car un jour seulement, tout ce qui est fragmentaire disparaîtra de notre connaissance, et nous verrons face à face celui qui est la vérité même.

**Gal 6,7-10 :**

*Ce que l'homme sème, il le récoltera.*

*Celui qui sème en se fiant à la chair moissonnera de la chair la corruption, mais celui qui sème en se fiant à l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle.*

*Ne nous lassons pas de faire le bien, car si nous ne nous y relâchons pas, nous récolterons quand le temps sera venu.*

*C'est pourquoi, tant que nous avons encore du temps, nous voulons faire du bien à tout le monde, mais surtout à ceux qui sont liés à nous par la foi.*